

MINOS

UN ANGE PASSE

NOUVELLES



Pascal, agneau de Dieu

PASCAL, AGNEAU DE DIEU

I

Pascal n'aimait pas les dimanches. Le matin, il devait assister à la messe ; le midi, la famille se rendait rituellement chez ses grands-parents pour un repas interminable ; et le soir, c'était la veille du lundi, le jour où il fallait déjà retourner à l'école. Or ce lundi qui l'attendait, le lendemain, marquait en plus la fin des grandes vacances. Et cette rentrée l'inquiétait particulièrement : au lieu de revenir dans le collège public où il avait fait sa sixième et sa cinquième, il allait, pour la première fois, intégrer un internat. Il n'en savait pas grand-chose, sauf que l'établissement était de taille modeste et tenu par un certain père Escobar. De plus, ils avaient passé les deux mois d'été à Bamako, au Soudan, où ils avaient accompagné leur père qui étudiait la faisabilité d'un barrage hydro-électrique, et ils venaient de rentrer, sa mère, son frère et lui, mais, à la suite de divers incidents, seulement deux semaines après la date officielle de reprise des cours. Il allait débarquer dans une classe où tout serait en place, les élèves se connaîtraient, et son arrivée tardive achèverait de le singulariser, lui qui déjà ne passait pas inaperçu... Il n'arrivait pas à se faire à l'idée que, le lendemain soir, il ne dormirait pas dans son lit ; il n'aimait pas cela du tout.

Tandis qu'il remontait son réveil, sa mère entra dans sa chambre.

– Tu n'es pas encore couché ?... Les vacances sont finies, tu sais. Il faut se lever tôt, demain.

Il ne répliqua rien. Il retourna les couvertures et se glissa dessous. Sa mère s'assit sur le bord du lit. Elle lui caressa tendrement la joue, et il se sentit rasséréiné.

– Ne t'inquiète pas... ça va bien se passer ! Tu seras très bien là-bas.

Il devinait cependant qu'elle cherchait tout autant à se convaincre elle-même qu'à le reconforter. Elle l'embrassa sur le front, et ses cheveux blond cendré lui balayèrent le visage, le baignant dans un doux parfum de jasmin, frais et profond ; il en fut légèrement étourdi.

– À demain, mon chéri. Fais de beaux rêves !

Elle éteignit la lampe de chevet. Le sommier se redressa quand elle se leva ; l'instant d'après, la porte se refermait.

Il resta les yeux grand ouverts dans le noir. La perspective de ce qui l'attendait le lendemain ne laissait pas de l'inquiéter. Il avait plaidé auprès de sa mère en invoquant tous les motifs possibles pour ne pas être mis en internat, mais elle avait tenu bon, évoquant les classes surchargées du collège public, et surtout les camarades peu recommandables qui ne lui donneraient que le mauvais exemple. Dans cette aventure, sa plus grande appréhension était le dortoir : avec des voisins tout autour de lui, il ne pourrait plus jamais être seul avec lui-même, il ne pourrait plus faire tranquillement ce qu'il aimait tant. Il lui faudrait patienter, toute une longue semaine, jusqu'au retour du week-end et, en attendant, se débrouiller pour s'isoler dans les toilettes, trouver les occasions de s'octroyer un petit plaisir vite fait, à la sauvette... Il se dit qu'il devait employer cette dernière soirée où il pouvait encore profiter de sa chambre.

Il s'étendit sur le dos, et ses mains se posèrent sur sa poitrine. Il portait ce pyjama en jersey qu'il aimait beaucoup, bleu outremer, avec le polo rayé horizontalement de fines lignes rouges, et dont la matière très douce, en bougeant sur son corps, lui communiquait déjà une première caresse. Il s'y promena lentement, descendant et remontant sur son torse, frottant son ventre plat, s'emparant de ses flancs étroits, se glissant sous ses bras comme dans un nid. Il chiffonna dans ses doigts le tissu tendre, d'une bonne tenue, mais au toucher délicieux, et il le repoussa au-dessus du nombril, enfonçant la main gauche dessous. Il remonta jusqu'à se prendre l'épaule, et se la serra amoureusement. Il étendit la droite sur son front, la descendit sur ses yeux, sur son nez, comme un masque. Il se caressa longuement la bouche, et plusieurs tressaillements se propagèrent en lui. Il faufila son majeur entre ses lèvres, et il s'en frotta la langue, cet organe incroyablement mobile, qu'il fit pointer à sa rencontre : il ressentit à la fois, par le doigt, la douceur glissante de la chair, et, par la langue, les petits frissons que le doigt lui provoquait. Il ajouta l'index, et il ramena de la salive sur ses lèvres, où il l'étala en tournant. Il les avait très sensibles, et son membre avait commencé de se tendre, enveloppé dans le tissu élastique du pantalon.

Ses doigts s'en allèrent sur sa joue, remontèrent le long de sa tempe, s'enfoncèrent dans ses cheveux, ineffablement souples, suaves, délectables. Il adorait s'y promener langoureusement, mais aussi se prendre la tête à pleine main, ou s'agripper par la nuque comme on attrape un voleur. De la main gauche, il redescendit se frotter les aines, tendant les cuisses et les écartant, comme un élastique qu'on bande, attentif au courant de sensations qui l'irradiait. Il passa sous ses fesses, se les prit amoureusement, et il y crispa les doigts au travers du tissu. Puis il replia les jambes comme une grenouille, et il se frotta les pieds l'un contre l'autre, à plat. Il avait remarqué depuis longtemps que ses

voûtes plantaires étaient particulièrement sensibles, et cette friction redoublait ses impressions. Plusieurs frissons traversèrent ses membres.

Il ne put davantage se retenir de venir sur son sexe, pointé dans le pantalon comme un mât de tente, mais il se contenta de l'effleurer, de le bousculer, de le repousser d'un côté et de l'autre pour mieux l'exaspérer. Il se mordit la lèvre inférieure, tant cette provocation l'affectait. Tout en continuant d'explorer ses fesses, il retourna de la main droite sur son ventre, repassa sous le polo de jersey, et remonta se pincer alternativement les deux petites pousses érigées sur sa poitrine, comme de minuscules bourgeons, suffisamment pour se faire un peu mal. Il s'était rendu compte depuis quelque temps qu'une douleur modérée, mais assez vive tout de même, accentuait son plaisir ; c'était comme une caresse plus intense.

Rapidement, il eut envie de se la prendre vraiment. Il souleva les reins, se baissa le pantalon sous les fesses, pas trop loin, en ayant soin que l'élastique lui frôlât les bourses. Sa verge était maintenant bien dure, et cependant elle restait souple comme une branche verte. Un peu du liquide filant avait commencé de s'accumuler à la pointe, et il aimait beaucoup cette matière particulière, plus consistante que l'eau, plus légère que l'huile, extraordinairement fluide et douce entre ses doigts, et il s'en amusa un moment, l'étalant en rond, se massant avec le pouce. Des piques aiguës le traversèrent. Il tira son mouchoir de sous l'oreiller, il s'enveloppa soigneusement la verge, puis, n'y tenant plus, il se la prit en plein. Il la fit coulisser dans le tissu avec des mouvements retenus, lents, mais intenses, tandis que sa main gauche poursuivait l'exploration de son corps, repoussait son vêtement, parcourait sa poitrine nue, appuyait sur ses petits bouts de sein maintenant bien durs. Ressortant par le col du polo, il se caressa longuement le cou, qu'il trouvait particulièrement doux et tendre, il monta sur sa bouche, se la toucha de nouveau, se suçà les doigts encore. L'élastique du pantalon, tendu comme une corde, sollicitait par-dessous ses bourses durcies et lui procurait des impressions piquantes. Son mouvement de friction s'accéléra malgré lui. Il ramena la main gauche sur ses bouts de seins et recommença de les pinçoter. Il ouvrit la bouche, faillit gémir, mais il se mordit la lèvre pour se retenir – son frère ou sa mère pouvaient à tout moment passer dans le couloir.

Il replia les jambes et se frotta de nouveau la plante des pieds l'une contre l'autre. Cela intensifia aussitôt son plaisir : il fusait maintenant en lui de plus en plus délicieusement, et il eut envie de l'apocalypse. Il se tourna à peine sur le côté droit, et il se prit une fesse, à nu ; il aimait tant cette fermeté sous la douceur de la peau. Cette fois, non seulement il la serra assez vivement, répandant dans son corps tendu des gerbes d'étincelles, mais il se poussa le bout des doigts dans la

raie. Il trouva son petit orifice, et il se mit à le titiller, y avançant la pointe de son majeur. Cette impression était décisive, il le savait, et cela ne rata pas : comme provoquée par un dé clic, il sentit la délicieuse giclée lui traverser le membre, suivie aussitôt de deux autres, un peu plus faibles, mais tout aussi exquises. Son mouchoir soudain devint chaud et mouillé... Il retomba, le souffle court ; des étoiles lui piquaient les yeux.

Lentement, il le déplia, et il l'apporta à son visage pour sentir l'odeur tiède et enivrante du liquide mystérieux. Il n'y avait que quelques mois que, à sa grande surprise, cette émission avait commencé de se produire. Il en avait été d'abord confus, puis très vite il y avait vu comme une autre dimension, une nouvelle façon de profiter de son corps. Il tendit la langue, lécha timidement le tissu : il adorait ce goût. Il se suça les doigts.

Il n'eut même pas conscience qu'il s'endormait.

*

– Allons, Pascal, réveille-toi ! Il est déjà sept heures et quart ! Nous allons être en retard...

Il ouvrit brusquement les yeux. Il n'avait pas entendu le réveil ! Il avait dû oublier de mettre l'alarme... Tout de suite, il réalisa qu'il était resté avec son haut de pyjama sous les bras et son pantalon sur les cuisses ! Si sa mère le voyait comme ça, à demi nu... ! Et où donc était passé son mouchoir ? Il devait être quelque part dans les draps...

– Dépêche-toi, il n'est plus temps de traîner au lit !

Elle semblait déterminée à attendre de le voir se lever. En faisant mine de s'étirer, il se tortilla et rabattit son polo sur son ventre tout en cherchant vainement à remettre la main sur le mouchoir. Il grommela :

– Bon, j'arrive...

– Non, tu vas te rendormir !

– Mais non, ça y est, je me lève...

Avec une sorte de reptation, il sortit les jambes de sous les couvertures tout en ramenant comme il le pouvait le pantalon sur ses fesses. Il espérait qu'il n'entraînerait pas ce fichu mouchoir pour le lui faire tomber juste devant les yeux ! Mais heureusement, dès qu'il fit mine de quitter le lit, elle ressortit de sa chambre.

Quand il fut seul, il retourna les couvertures et finit par le retrouver. Il était raide, craquant ; il le froissa nerveusement dans son poing et le frictionna afin de lui rendre sa souplesse. Il l'avait échappé belle ! Il n'osait imaginer les questions auxquelles il aurait dû faire face si sa mère l'avait découvert dans cet état.

*

Après le petit déjeuner, il remonta dans la salle de bains. Il prépara sur le bord du lavabo sa brosse à dents et y étala du dentifrice. En rebouchant le tube, il leva les yeux sur la glace. Il secoua légèrement la tête et fit retomber sur son front une mèche effilée, du même blond cendré que sa mère, sauf que celui-ci était naturel. Il observa attentivement son visage fin, délicat, fermé par un air boudeur, vaguement mutin. Ce matin, ses prunelles gris-bleu paraissaient sombres, presque noires. Il essaya de se concentrer, de soutenir son propre regard. Il était face à un garçon – lui – ; il scrutait ces yeux qui le fixaient – ses yeux. Il était là également, de l'autre côté du miroir, derrière ce visage uni, sans défaut, un masque aussi impénétrable que celui d'un pharaon. Il aurait voulu entrer dans l'esprit de ce double, encadré devant lui ; mais son âme ne pouvait pas s'introduire dans son âme. Il eut un vertige ; un instant, il se perdit, il ne sut plus qui il était, de quel côté de la vitre il se trouvait...

Il monta la main gauche sur son visage, et il se toucha la joue, comme pour se tranquilliser, s'assurer de sa réalité... Il observa son poignet, encerclé du bracelet en cuir de sa montre, reçue pour l'anniversaire de ses treize ans, puis il tourna légèrement la tête de côté et se passa la main sur la nuque. Sa mère l'avait envoyé chez le coiffeur dès leur retour d'Afrique, ses cheveux étaient coupés derrière plus court que d'ordinaire, mais, comme elle l'avait couvé pendant tout le séjour en le gardant sous des parasols pour protéger sa peau claire des coups de soleil, son hâle était resté modéré, et la limite, discrète. Cette nouvelle coiffure cependant ne lui déplaisait pas, elle rehaussait encore le charme des mèches qui se courbaient au-dessus de son front, souples et pointues comme des herbes pâles... Il examina longuement son oreille, cet organe si curieux, chantourné, déployé comme une corolle, plus végétal qu'animal... Lentement, il ramena la main le long de la fine saillie de son menton, et il se passa un doigt sur la bouche, autre bizarrerie, un sas ouvert sur l'intérieur de son corps, vers un monde sombre et inconnu. Il en pressa les lèvres, petites, à la fois souples et réactives, et cela accentua leur renflement imperceptiblement ; il frissonna.

Il ajusta le nœud de sa cravate bleu foncé pour qu'elle se centrât exactement dans le col en V du pull. Sa mère venait de le lui acheter : son horrible couleur bleu ciel, tout comme celle rose pâle de la chemise, était exigée par le père Escobar – « les couleurs de Marie », disait-il ; et sa mère avait ajouté, avec émotion : « ... Et celles des anges ! » Son frère, lui, avait ricané en douce : « Bleu layette et rose guimauve, plutôt !... Tu fais vraiment tapette !... » Pour une fois, Pascal était d'accord avec lui, il trouvait cette alliance de couleurs atroce, il n'avait jamais rien vu de si grotesque. Il se sentait transformé, déguisé en fille – il ne s'y était pas attendu en intégrant une pen-

sion de garçons !... Il n'aimait pas non plus les chemises à manches courtes, il trouvait que les chemisettes faisaient vraiment petit garçon. Il baissa les yeux sur le pantalon gris, soigneusement repassé, qui tombait droit sur les chaussures brunes, cirées de la veille, et il passa discrètement le bout des doigts sur le pli de la braguette. Heureusement qu'on ne lui avait pas imposé de porter des shorts !... Il soupira. Qu'allait-il trouver là-bas ? Rien de bon évidemment. Il se mit à se brosser les dents.

Plus tard, il entendit dans l'escalier :

– Pascal ! Dépêche-toi ! On devrait être partis depuis une demi-heure...

– J'arrive !

Il rinça la brosse, s'essuya les mains. Il examina ses ongles, plutôt petits, carrés au bout, d'un rose tendre bordé d'un trait blanc, et il fut satisfait qu'aucune trace grise ne les déparât.

*

Pascal descendit de voiture, il ouvrit le coffre à l'avant de la Coccinelle où il attrapa son cartable et sa valise, et il suivit sa mère qui s'avancait. Le vent le décoiffa, mais il avait beau se passer la main dans les cheveux, il les lui rabattait toujours devant les yeux. Recouverte d'un horrible crépi gris, la bâtisse était d'une taille bâtarde, bien trop grosse pour un simple presbytère, mais on ne l'aurait pas crue assez grande pour abriter un internat ; il remarqua que toutes les fenêtres du rez-de-chaussée étaient protégées par des barreaux.

Sa mère utilisa le heurtoir pour frapper à la porte ancienne, consolidée par une épaisse couche de laque blanche, et surmontée d'un christ en bois à l'aspect sévère... Soudain, il s'aperçut qu'elle avait les yeux brillants. Était-ce à cause de l'air vif ?... Elle dut sentir son regard, car elle répéta :

– Tu seras très bien ici...

Elle releva le col de son manteau ; d'une constitution fragile, elle craignait toujours d'attraper froid.

On entendit un pas. L'inquiétude de Pascal grandit : il allait savoir à quoi ressemblait le père... Quand la porte s'ouvrit, il fut tout de suite impressionné par la silhouette noire et massive qui en obstrua l'ouverture. Il fut non moins surpris par les cheveux noirs qui tombaient sur le col de la soutane : tous les curés qu'il connaissait les portaient courts !

– Entrez, madame, entrez.

Sa mère balbutia, gênée :

– Non, non, ne vous dérangez pas, mon père. Nous sommes en retard déjà...

Pascal, agneau de Dieu

– Oui.

– Je... je suis désolée... Mais Pascal est prêt, toutes ses affaires sont dans sa valise, je pense qu'il ne manque rien de ce que vous avez demandé.

Elle se recula d'un pas. Le père hocha la tête :

– Bien. Comme vous voudrez. Entre, mon petit.

Elle fit un rapide baiser sur la joue de son fils, et elle sourit faiblement au père :

– J'espère que tout se passera bien...

– Il n'y a pas de raison : Pascal sera dans de bonnes mains.

– Je voulais dire...

Elle s'interrompit.

– ... Eh bien, alors, je vous dis au revoir, mon père.

– Que le Seigneur soit avec vous, madame.

– Merci, mon père...

Pascal eut l'impression que, comme lui-même, elle avait une boule dans la gorge. Il la regarda s'en aller à pas pressés et, après un dernier petit signe de la main, se réfugier dans sa Coccinelle blanche à capote noire. Il en eut le cœur serré. Il pensait avec dépit que, si elle semblait avoir des remords de l'abandonner là, dans cet endroit austère et triste, elle, tout de même, allait tranquillement s'en retourner chez eux ! Il fut déjà pris par une terrible nostalgie de la maison.

Le père Escobar se recula. Pascal se résolut à monter les deux marches. Il entendait la voiture faire demi-tour pour repartir. Il fut à l'intérieur ; la porte se referma.

– Enlève ton manteau, et pose ta valise dans le couloir, pour le moment. Nous la viderons ensemble tout à l'heure. Je vais d'abord te présenter à tes camarades.

Plus impressionné qu'il ne l'avait anticipé, Pascal déboutonna son duffle-coat et l'accrocha à l'une des patères de la rangée où se trouvaient déjà de nombreux manteaux, puis il reprit son cartable. Le père lui posa la main sur le haut du dos et le fit avancer. Le vestibule était long et sombre, sans décoration, pris pour moitié par un escalier droit. La main du père, appliquée sur la base de son cou, était lourde, singulièrement présente.

Juste avant la double porte vitrée qui menait au jardin, le père en poussa une autre, sur la gauche, et ils entrèrent dans une assez grande salle. Elle ne recevait de jour que par deux fenêtres, sur la droite, et les lampes au plafond étaient allumées ; tout le tour, une peinture marron montait sur les murs jusqu'à un mètre de hauteur ; un froid humide y régnait. Une douzaine de garçons, entre dix et quinze ans environ, se levèrent à leur arrivée ; tous portaient, avec seulement quelques va-

Pascal, agneau de Dieu

riantes de tons, le même pull bleu clair et la même chemisette rose pâle.

– Je vous présente le nouveau dont je vous ai parlé. Il s'appelle Pascal. Il a treize ans, et il sera dans le groupe des moyens.

Pascal sentit la vivacité de tous ces regards braqués sur lui, qui le dévisageaient comme des faons pris dans les phares, et il détourna les yeux. Chaque fois qu'il arrivait quelque part, tout le monde se mettait à le reluquer, et il avait horreur de cela.

– Voici ta place, Pascal. Tu peux y poser tes affaires.

Il vit qu'on lui désignait le pupitre au début du premier rang. Il se pinça les lèvres : la pire place, juste sous les yeux du père, exposé à la curiosité des autres, et à côté de la porte d'où quelqu'un pouvait toujours surgir ; évidemment, en arrivant le dernier, il aurait dû s'y attendre. Résigné, il posa son cartable. Il allait s'asseoir, quand le père l'arrêta.

– Pascal, tu entres pour la première fois dans cette maison, et tu vas d'abord, pour montrer ton appartenance à notre Église, nous réciter le Credo.

Le père lui désigna le bureau. Impressionné, Pascal monta sur l'estrade et fit face aux élèves. Devant trois rangs de cinq pupitres, les garçons debout joignirent les mains et inclinèrent légèrement la tête ; au fond de la classe, le père s'était posté derrière eux. Dans un silence complet, il commença timidement :

– Je crois en Dieu, le Père tout-puissant, créateur du Ciel et de la Terre, et en Jésus-Christ, son Fils unique, notre Seigneur, qui a été conçu du Saint-Esprit, est né de la Vierge Marie...

Il sentait que le père l'observait. Pour se concentrer, il s'obligea à garder les yeux fixés dans le vide, devant lui, au-dessus de la tête des garçons, mais, malgré lui, il jetait de fréquents coups d'œil à la silhouette sombre dressée devant le mur. Au début, il pensait que le père le regardait dans les yeux ; mais bientôt il eut un doute : en fait, il aurait dit que c'était plutôt sa bouche en train de réciter qu'il observait.

– ... qui a souffert sous Ponce Pilate, a été crucifié, est mort et a été enseveli, est descendu aux enfers...

Pascal se rendit compte que les yeux du père venaient insensiblement sur son cou ; il pensa qu'il devait regarder le col de sa chemise, dans l'ouverture du pull.

– ... le troisième jour est ressuscité des morts, est monté aux cieux, est assis à la droite de Dieu le Père tout-puissant, d'où Il viendra juger les vivants et les morts...

C'était maintenant son torse qu'il regardait. Que pouvait-il donc examiner ainsi ? Mais de mal à l'aise, Pascal commença de ne plus savoir comment se tenir lorsque le père scruta une zone qu'il ne défi-

Pascal, agneau de Dieu

nissait pas bien, mais qui était quelque part au niveau de ses hanches. Pouvait-on voir sa braguette ? Était-elle mal boutonnée ? Il avait désespérément envie d'y mettre la main pour vérifier.

– ... Je crois en l'Esprit Saint, à la sainte Église catholique, à la communion des saints, à la rémission des péchés, à la résurrection de la chair, et à la vie éternelle.

Pascal avait terminé et le silence se poursuivait. Le père lui regardait les pieds. Allait-il trouver quelque chose à redire à sa tenue ? lui annoncer qu'il avait demandé des chaussures noires et pas des marron ?... Il espérait surtout n'avoir rien oublié dans son credo. Depuis que sa mère l'avait envoyé au catéchisme, paradoxalement il avait cessé de croire au surnaturel : le curé de la paroisse lui ayant fait comprendre que ses questions étaient inappropriées, il lui était devenu de plus en plus difficile de faire un lien entre les fables qu'on lui racontait et la réalité qu'il apprenait à connaître. Et, non, il ne croyait plus au Seigneur, ni au Père, au Fils ou au Saint-Esprit, ni à aucun dieu d'aucune sorte, et pas davantage à l'au-delà. Est-ce que le père avait pu s'en rendre compte ?

Mais celui-ci dit simplement :

– Nous allons à présent nous recueillir pour prier Notre Seigneur d'accueillir Pascal parmi notre petite congrégation.

Il s'avança lentement et se plaça, tournant le dos au premier rang, face à Pascal qu'il regarda droit dans les yeux. Puis il baissa la tête en joignant les mains, et il prononça :

– Que le Seigneur te bénisse et te garde... Et moi aussi, je le décide, je te garde au milieu de nous... Amen.

Tous les garçons derrière lui répétèrent :

– Amen !

Un temps de silence suivit. Pascal essayait par en dessous de se forger une opinion sur ses nouveaux camarades, mais, derrière les mains jointes, les visages impassibles ne se laissaient pas deviner. Ils étaient tous habillés de la même façon, avec des pantalons gris, sauf un, celui qu'il avait remarqué devoir être son voisin, qui paraissait le plus jeune de tous, et qui portait des shorts. Il constata qu'aucun n'avait de cravate ; encore une invention de sa mère.

Au bout d'une minute, le père se redressa.

– Que le Seigneur fasse briller sur toi Son visage ! Qu'Il se penche vers toi !

Il monta sur l'estrade.

– Et moi aussi, je me penche vers toi.

Il lui mit les mains sur les épaules, et il lui posa les lèvres sur le haut du front. Pascal sentit, au travers de ses cheveux, une chair à la fois puissante et empâtée, qui avait quelque chose de rebutant, tandis

que de nouveau la déplaisante chaleur de ces mains irradiait ses épaules ; du tissu épais de la soutane devant lui, fermée de haut en bas par une longue rangée de petits boutons brillants, se dégageait une odeur sure qui prenait le nez.

– Que le Seigneur tourne vers toi Son visage, qu’Il t’apporte la paix !... Et moi aussi, je tourne vers toi mon visage et te donne la paix... Ainsi soit-il.

Il lui appliqua le pouce au-dessus du nez, le descendit jusque sur le menton, puis il lui traversa le front horizontalement, repoussant quelques mèches de cheveux.

– Sois béni, mon enfant.

Il recula d’un pas.

– Va à ta place, à présent.

Pascal, plus troublé qu’il ne se l’avouait, alla s’asseoir tandis que, dans un concert de grincements de chaises, tous en faisaient autant.

Son unique voisin, à sa gauche, ne paraissait pas onze ans ; il était plutôt mignon, ses cheveux bien peignés étaient d’un blond plus clair que le sien, et, avec ses grands yeux pâles, sa peau blanche, délicatement nimbée de rose, il aurait pu figurer parmi les Petits Chanteurs à la Croix de Bois. Il dévisageait Pascal avec admiration ; cependant, son regard un peu fuyant lui donnait un air ambigu.

Le père était monté sur l’estrade et se tenait droit devant la classe, les mains croisées sur la poitrine. Sa carrure semblait occuper tout l’espace ; ses longs cheveux noirs, qui lui pendaient dans le cou, encadraient un visage sévère, vultueux, comme enflé de l’intérieur d’avoir perpétuellement les sourcils froncés ; la bouche était marquée aux coins d’un pli amer, presque de souffrance, comme s’il était éprouvé par la tâche qui était sienne d’éduquer ces enfants.

Quand il eut l’attention de tous, il déclara :

– Maintenant que nous voici au complet, nous allons, comme chaque matin, faire l’inspection.

Tous les garçons se relevèrent et s’avancèrent pour ne plus former qu’une ligne devant l’estrade. Pascal, un peu intimidé, les imita.

Le père se dirigea d’abord vers lui, au bout du rang. Il lui prit les poignets et lui examina les mains.

– Tu feras attention à tes ongles : ils sont bien nets, aujourd’hui ; mais il faut qu’ils le restent.

De sentir ses doigts dans ceux du père, Pascal eut une impression étrange, qu’il n’arrivait pas à définir, mais qui le troublait désagréablement. Il se rappela le mot de sa mère : « Il est magnétique, cet homme-là ! »... Était-ce ce magnétisme qu’il communiquait au travers de ses mains ?...

– Ton chandail est un peu grand pour toi...

Sa mère en effet, selon son sempiternel principe d'économie, le lui avait pris une taille au-dessus pour qu'il pût lui « durer ». Le père en attrapa la manche et la tira vers lui, d'un petit coup sec, avant de la retourner sur la longueur des bords-côtes. Puis, comme pour la mettre en place, il y enfonça le bout des doigts et fit le tour du poignet. Le pouce dont Pascal se sentit palpé était chaud, épais, à la fois puissant et mou, familier ; trop familier. Il eut un bref frisson le long de l'échine tandis que le père lui ajustait l'autre manche de même, tout en le regardant de nouveau dans les yeux.

– Voilà. Ainsi, tu seras plus à ton aise. Tu ne mouilleras pas tes manches lorsque tu te laveras les mains... Montre-moi tes dents, à présent.

Pascal se sentit rougir. Incrédule, il hésita, mais il dut se résoudre à écarter les lèvres. Le père, pour mieux l'examiner, y mit deux doigts et les lui retroussa franchement. Pascal en fut indigné ! Le soir, au moment de sa toilette, lui-même observait parfois ses gencives, roses comme un délicat corail, où étaient enchâssées les deux rangées régulières de ses dents, d'un ivoire brillant, et il trouva insupportable qu'un étranger eût accès à cette partie si privée de son corps.

– Tu t'es brossé les dents ; c'est bien. Tu le feras tous les jours, matin et soir.

Le père tourna autour de lui en le considérant. Il lui passa l'index derrière l'oreille, lui soulevant les cheveux.

– Tu es allé chez le coiffeur avant de venir nous rejoindre, n'est-ce pas ?...

Et s'adressant à la classe :

– Voilà un exemple que certains seraient avisés de suivre, n'est-ce pas Bonsergent ?...

Un garçon assez laid, avec de grosses lunettes, mais dont les épais cheveux bruns coiffés en arrière tombaient sur la nuque, détourna le regard. Pascal, interloqué, se dit que le père ferait bien d'y penser lui-même !... Il sentit le doigt poursuivre dans sa nuque, au-dessus du col de la chemisette, et, malgré lui, il fut parcouru par un frisson déplaisant.

– Tu prendras garde également à bien te savonner le cou, et derrière les oreilles.

Le père revint se camper devant lui, et il dit pour les autres, parlant au-dessus de sa tête :

– Pascal a voulu, ce matin, nous honorer en portant une cravate...

Il y eut quelques chuchotements. Le père lui glissa les doigts sous la cravate et la sortit du pull. Pascal tressaillit, surpris.

– ... Mais ici, nous n'en portons pas.

Pascal, agneau de Dieu

Le père en défit le nœud, et il la tira hors du col. Pascal se sentait gêné ; il se sentait comme un paquet-cadeau qu'on déballait.

– Ici, nous avançons, clairs et transparents, sans rien cacher.

Il dénoua les deux premiers boutons de la chemisette, puis il en ouvrit le col et en aplatit les pointes vers l'extérieur. Pascal avait de plus en plus de mal à supporter le contact des doigts du prêtre, surtout sur sa peau nue, qu'il ressentait comme une intrusion dans son intimité.

– Il faut que la gorge soit bien dégagée pour respirer et laisser entrer l'air profondément dans tes poumons... Et tu dois montrer, sans ostentation, mais avec honneur, les signes de ton obédience à notre sainte Église.

Il lui glissa les doigts dans le cou, attrapa sa fine chaîne dorée, et il tira au jour la médaille de la Sainte Vierge qu'il avait reçue pour sa première communion. Sans le quitter des yeux, il porta la piécette à ses lèvres, puis il la déposa sur la chemise. Il s'écarta, impassible, tout en roulant rapidement entre ses doigts la cravate qu'il mit sur le bureau, avant de passer à l'élève suivant.

Pascal resta, mal à l'aise, embarrassé par un sentiment pénible, dans un état singulier qu'il ne définissait pas. Il s'était senti manipulé comme un objet.

Le père inspecta de la même façon chaque élève. Quand il eut terminé, il ordonna :

– Pascal, au tableau... Les autres, asseyez-vous.

Comme, plongé dans ses réflexions, peu habitué à être en classe appelé par son prénom, il ne réagissait pas suffisamment vite, le père le saisit par le bras et le fit monter sur l'estrade. Il était pris à chaque fois de l'envie de se dégager vivement, mais évidemment il ne pouvait pas se permettre une telle insolence. Le père, le gardant par le coude, dit en regardant les élèves :

– Je vais maintenant réexpliquer, pour Pascal, notre système de récompenses et de punitions.

Il lui désigna, sur le côté de l'estrade qui s'appuyait au mur, un banc placé sous une affiche représentant en taille presque réelle un jeune homme blond, à la peau dorée, pris dans une aura ensoleillée, et doté de deux ailes blanches et vaporeuses. Pascal fut frappé par la douceur de son regard, un peu de biais, par son sourire retenu, mais engageant, par ses longs cheveux lumineux ; son torse nu et lisse, tout à fait glabre, était découvert plus bas que le nombril, au point que l'espèce de jupe qu'il portait ne cachait pas le début de la hanche.

– Voici l'Ange de la Victoire, et c'est sur ce banc que sont admis ceux qui réussissent.

Pascal, agneau de Dieu

Puis il montra par terre, cloué sur l'estrade devant le bureau, un tasseur de quelques centimètres de section.

– Et voici le siège de la fêrule. Si malheureusement tu devais ne pas te consacrer pleinement à ton travail, ou encore de quelque façon oublier nos règles, il te faudrait t'agenouiller ici, et me présenter les mains.

Il montra ensuite un objet qui ressemblait à une tapette à mouches, formé d'un manche en bois et terminé par une palette de cuir.

– On en reçoit cinq, dix, quinze coups, voire davantage, cela dépend de la gravité de la faute.

Pascal se sentit mal. Au catéchisme, le curé avait l'habitude de distribuer des coups de règle, sur les doigts ou sur la nuque, mais cet instrument paraissait plus menaçant.

– Comme une punition n'a de vertu que si elle est dissuasive, il faut que tu en connaisses l'effet dès à présent... Viens ici. Agenouille-toi, et tends les mains, paumes vers le haut, bien à plat.

Pascal ne s'attendait pas à cela ! Il sentit un silence particulier se faire dans la classe derrière lui, comme une tension qui serait montée d'un cran. Très inquiet, il s'agenouilla gauchement. Il comprit tout de suite le rôle du tasseur : son arête s'enfonçait dans l'articulation du genou, qu'il découvrit être une région très sensible, surtout quand le corps pesait dessus, et elle diffusait une douleur aiguë. Timidement, il avança les mains. Le père attendit qu'il lui eût obéi tout à fait, qu'il eût les doigts bien tendus à l'horizontale, le plat de la paume présenté vers le haut.

– Si ta mère a décidé de me confier ton éducation, Pascal, c'est que l'école laïque a failli, elle n'a pas su te mettre dans la bonne voie. Sache que moi, avec l'aide de Dieu, j'y parviendrai.

Et, levant le bras, il lui frappa la main droite à la volée. Pascal se replia en criant. La douleur était fulgurante ! Il avait l'impression que la peau lui avait été arrachée ! Il ne s'était absolument pas préparé à ce qu'on le corrigeât avec une telle violence !... Il entendit des ricanelements derrière lui, mais le père fronça les sourcils, et ils s'interrompirent aussitôt.

– Remets-toi en position.

Il hésita à obtempérer tant cela lui cuisait. Mais il ne pouvait pas y échapper. En tremblant, il présenta de nouveau ses mains dont l'une était marquée d'un rose vif alors que l'autre était encore blanche. Le père releva le bras, Pascal se raidit dans l'attente, et le cuir lui mordit la main gauche ; le claquement avait résonné dans la pièce silencieuse. Il se recroquevilla en gémissant. Il avait l'impression que ce second coup lui avait fait encore plus mal. Il se tenait les doigts en haletant.

– Voilà. Tu sauras maintenant ce que « la fêrule » veut dire. Et ce que tu dois craindre.

Pascal, agneau de Dieu

Il rangea l'ustensile.

– Tu peux retourner à ta place...

Pascal se releva, dépliant ses genoux péniblement. En regagnant son pupitre, il surprit sur le visage de quelques élèves un rictus satisfait ; il les détesta aussitôt.

– Prenez vos livres d'Histoire. Nous allons étudier le début de notre ère, lorsque Jésus est venu sur Terre.

*

Deux heures plus tard, le père interrompit son cours.

– Vous pouvez vous rendre en récréation. Pendant ce temps, je vais installer Pascal dans sa maison.

Tandis que les garçons sortaient dans le jardin, Pascal reprit sa valise dans le vestibule et suivit le père à l'étage. Celui-ci lui fit voir deux grandes chambres qui contenaient six lits chacune. Elles paraissaient froides et nues, avec deux hautes fenêtres qui laissaient entrer le jour gris.

– Mais ces dortoirs-là sont complets. Je vais ouvrir pour toi le troisième.

Le père saisit Pascal par la nuque et le conduisit dans le couloir.

– Pour le moment, tu y seras seul. J'attends un dernier pensionnaire qui devrait arriver ces jours-ci et qui te tiendra bientôt compagnie.

De nouveau, Pascal sentit le poids de cette main qui le prenait comme dans une pince et lui brûlait l'échine. Il se demandait quel fluide surnaturel cet homme-là pouvait bien dégager.

La chambre dans laquelle on le mena était un peu plus petite et ne contenait que quatre lits.

– Pose ta valise et ouvre-la.

Spontanément, Pascal choisit le lit qui était le plus au fond. Il était ravi d'être seul, au moins pour les premiers soirs...

Le père sortit chacune de ses affaires et les considéra une à une avant de l'autoriser à les ranger dans l'armoire. Il lui fit passer les deux chemisettes roses :

– Tu mettras dessous un tricot de peau, que tu changeras tous les jours. De même pour les chaussettes et pour le caleçon.

Il déplia un slip et l'inspecta pour vérifier qu'il était bien marqué à son nom.

– La douche est après la gymnastique, le soir. C'est à ce moment que tu donneras à Madeleine tes affaires à laver. Tous les jours, elle lave une douzaine de tricots de corps, autant de caleçons, de paires de chaussettes, les maillots de sport et les shorts, sans compter les che-

mises deux fois par semaine ! Si elle devait de surcroît chercher à qui ils appartiennent !

D'un lot de chaussettes, il retrancha les paires qui étaient d'un gris trop sombre :

– Gris clair, les chaussettes, toujours gris clair, pour que Madeleine puisse les mettre avec le blanc.

Quand il examina le pantalon de rechange, identique à celui qu'il portait, Pascal se sentit rougir : pourvu qu'il n'eût pas l'idée de lui regarder les poches ! Mais le père ne l'explora pas davantage et il le lui remit pour le ranger dans le placard. Il ouvrit le pyjama bleu ciel et le détailla – celui-ci était de coupe traditionnelle, sa mère n'avait pas voulu qu'il se singularisât à la pension, – puis il le replia soigneusement. Il vérifia que la tenue de gymnastique, qui était entièrement blanche, fût complète et en double exemplaire.

– Je vais les mettre dans la salle de sport, tu les y trouveras cet après-midi.

Pascal, étonné, regardait le père aplatir avec soin le col des maillots, s'y reprendre à deux fois pour plier les shorts, et rouler les paires de bas avant de les regrouper avec les baskets, blanches elles aussi, préparées dans un sac plastique. Ces gestes, qui auraient pu être ceux de sa mère, lui paraissaient si étranges chez cet homme sévère, massif, à la forte carrure, à la chevelure noire et pendante, et qui ne souriait jamais.

– Tu trouveras dans la salle de douches un casier à ton nom : tu y rangeras tes affaires de toilette.

Il ferma la valise et la mit sur l'armoire. Puis il revint vers lui, et lui posa la main sur l'épaule en le regardant droit dans les yeux :

– Si tu es sérieux et que tu te comportes comme il faut, Pascal, tout ira bien. Et j'ai confiance en toi. Je suis sûr que tu as un bon fond, que tu ne demandes qu'à bien faire. Il faut seulement que tu sois recadré.

Et il lui malaxa l'épaule avec une poigne qui laissait augurer de la fermeté avec laquelle il prévoyait le recadrage en question.

Avant de redescendre, Pascal demanda l'autorisation d'aller aux toilettes, et le père lui désigna une porte, de l'autre côté du palier. Il pénétra dans une longue salle carrelée de blanc, bordée à gauche par une demi-douzaine de cabines de douche, à droite par autant de lavabos, et terminée au fond par trois cabinets, fermés par un battant qui laissait jour en haut et en bas ; il se dit que si un élève se fût trouvé là, même assis, on en aurait vu la tête et les pieds. Il entra, referma avec le loquet et, après avoir relevé le siège, il se plaça devant la cuvette en se déboutonnant. Il enfonça entièrement la main gauche dans sa braguette, en crochant la ceinture de son slip avec le pouce, et de la droite il tira sa verge. Un trait fin en jaillit, jaune clair, qui alla se heurter à la

faïence blanche. Il en profita pour se la caresser un peu, entre le pouce et l'index, ce qui modulait le jet et le faisait alternativement plus vif ou retomber plus court. Il se fit aussi un petit plaisir : de ses doigts enfoncés dans le pantalon, il se massa légèrement les bourses par-dessous, au travers du slip à demi baissé. Un frisson lui remonta la colonne vertébrale, au point d'interrompre un instant sa miction, et, de bonheur, il tendit le dos de ses cuisses pour mieux en profiter. Puis il se laissa aller, et il termina de se soulager tout en se passant lentement le bout de la langue sur les lèvres, tout le tour de sa bouche... De la suavité de cette caresse, il fut apaisé. Ainsi, dans ce lieu étranger, froid, insensible, la chaleur lui revenait timidement, il reconstruisait un peu de son intimité, il retrouvait une part de lui, de ce qu'il était, intrinsèquement... Mais il ne s'éternisa pas ; il se doutait que sans cela le père allait se demander ce qu'il fabriquait.

Il secoua les dernières gouttes, et il se la renfila dans le slip. Il se retournait en finissant de se reboutonner, quand il découvrit que le père se tenait, immobile, sur le seuil de la salle de douches, à l'attendre !

En redescendant l'escalier, Pascal se demandait, plein de confusion, si le père avait pu deviner ce à quoi il était occupé. Heureusement qu'il ne s'était pas hasardé à en faire davantage...

*

Après la récréation, le père distribua à chaque élève, en fonction de son niveau, un devoir à faire en classe. Pascal écopa d'une version latine, extraite de *La Guerre des Gaules* de Jules César. La pluie avait repris et frappait les carreaux. Le père déambulait lentement entre les tables, les mains derrière le dos, et jetait des coups d'œil par-dessus les épaules, en pointant parfois une copie d'un doigt accusateur.

Pascal profita de ce que le père était de l'autre côté de la classe. Il entrouvrit la bouche, fit affleurer la pointe de sa langue entre ses lèvres, et, l'air de rien, il la frôla du bout du doigt. Il frissonna ; tout de suite son membre se souleva dans son slip. Il en fut en quelque sorte rassuré. Chaque fois qu'il se touchait la bouche, il se raidissait, c'était un de ces attributs par lesquels il se sentait fondamentalement défini... Il posa son stylo, appuya nonchalamment la joue dans la main gauche, et enfonça la droite dans la poche de son pantalon. Non seulement elle était vide, mais surtout le fond en était ouvert, il l'avait décousu lui-même la veille. Il passa le bout des doigts dans la fente latérale du slip, et il se toucha un peu. Bientôt, il se sollicita d'un court battement de l'index et du majeur, vif et rapide comme les ailes d'un petit oiseau ; du pouce, il se frottait discrètement la base de la verge, en y appuyant pour mieux la faire saillir. Elle était maintenant vraiment dure.

Pascal, agneau de Dieu

Afin de se donner une contenance, il se pencha au-dessus de sa copie comme s'il réfléchissait, sa main gauche remontant sur la tempe, et il sentit avec plaisir, comme une caresse complémentaire, ses doigts s'enfoncer sous ses cheveux, soyeux, souples, fuyants. Il frissonna ; son membre se redressa d'un cran supplémentaire.

Soudain il sursauta : la main du père s'était refermée sur son épaule !

– Regarde comment tu te tiens, Pascal : tu es tout courbé, on dirait une femme bossue...

Il ne l'avait pas entendu venir ! Aussitôt il ramena discrètement le bras sur la table, tandis qu'une main ferme l'obligeait à se redresser. Le père lui descendit un doigt impérieux tout le long du dos, depuis les vertèbres cervicales jusqu'aux lombaires.

– Il faut que tu te tiennes droit !...

Malgré lui il frémit ; il avait une véritable aversion pour ces privautés, ces infractions à son intimité. Mais le père n'en resta pas là, il se plaça derrière lui, le saisit par les épaules, et le déplia comme un livre.

– Développe-toi : dégage tes épaules ; fais-toi *grand*. Ouvre-toi !

Puis il lui mit la main à plat entre les omoplates et la lui descendit sur les reins.

– Tu sens comme tu te redresses soudain ? Tu as bien dû gagner dix centimètres !

Pascal se tenait aussi droit qu'il pouvait pour enlever au père tout prétexte à continuer de le manipuler, mais au contraire il le sentit s'enfoncer, lui venir sur le début des fesses, lui masser le coccyx.

– Si tu te tiens voûté, bientôt tu auras des douleurs, là, et dans quelques années tu ne pourras plus t'en débarrasser.

Il se sentit rougir, à la fois de confusion et de rage.

– Lève-toi.

Il n'eut d'autre choix qu'obéir, repoussant sa chaise en arrière, honteux de se singulariser devant la classe, espérant que cette odieuse palpation allait bientôt cesser. Mais il n'en fut rien, cette fois le père lui appliqua les deux mains au bas des reins, et il les lui massa énergiquement !

– Tu sens comme tu es raide, là ?

Puis les mains s'abaissèrent et vinrent en plein sur ses fesses. Incrédule, il les sentit prises à pleines paumes, à pleins doigts, chauffées par une étrange radiation, massées de la manière la plus équivoque, la plus impudique, et il fut parcouru d'une commotion qui le fit vaciller sur ses pieds. Les mains du père, lourdes et puissantes, chaudes, luxurieuses, lui palpaient rondement le derrière ?!... Ce n'était plus un simple contact pour le diriger, il n'y avait plus à en douter, c'était un

véritable attouchement, une approche claire et directe pour le posséder.

Enfin, le père le lâcha et reprit sa déambulation. Pascal se rassit en frémissant. Son frère avait raison : le « bon père Escobar » n'était rien d'autre qu'une tantouze, un sale pédé, encore un de ces horribles libidineux comme ceux qu'il croisait dans la rue et qui, avec des sourires mielleux, le dévoraient de leurs regards avides !... Il se demanda comment il allait faire pour lui échapper. Il lui fallait absolument trouver le moyen de se tenir à distance de ce vicieux, ce pervers... Effrayé, il comprit que cette année allait être un enfer.



À midi, ils passèrent dans le réfectoire, de l'autre côté du vestibule. Tous les élèves restèrent debout, de part et d'autre de la longue table, pendant que le père récitait le bénédicité :

– Bénis sois-Tu, Seigneur notre Dieu, Toi qui donnes la nourriture à tout être vivant ; rends nos cœurs ouverts et généreux pour Te glorifier, et partager avec joie ce que nous recevons de Ta main. Par Jésus, le Christ, notre Seigneur, amen.

Ils s'assirent. Pascal se trouvait à côté de son voisin de classe, qui l'avait suivi. Il apprit qu'il s'appelait « Yves ».

Madeleine apporta deux grands plats de hachis parmentier. C'était une femme de petite taille, mais d'une large stature, le visage carré, ses cheveux gris tirés dans un chignon sur la nuque. Ses grosses mains rougies étaient comme des battoirs à linge, et Pascal pensa qu'il ne serait pas bon d'en recevoir une calotte ! Il remarqua bientôt qu'elle ne disait jamais un mot, et Yves lui apprit qu'elle était muette.

Pendant qu'ils mangeaient, le père se plaça, debout au bout de la table, et leur fit l'homélie du jour.

– Mes enfants, je vais aujourd'hui vous parler des anges... Savez-vous seulement qui sont les anges ?... Ce sont des créatures nobles, intelligentes, et purement spirituelles. Et dans quel but Dieu les a-t-il créés ?... Pour en être honoré et servi. Mais à quoi donc les anges ressemblent-ils ?... Ils n'ont en réalité ni figure ni forme sensible parce qu'ils sont de purs esprits, créés par Dieu pour subsister sans devoir être unis à un corps. Dans ce cas, demandez-vous, pourquoi donc les représente-t-on souvent – comme l'Ange de la Victoire que vous

voyez en classe – avec l'apparence de jeunes garçons lumineux et purs, aux joues vermeilles, aux longs cheveux blonds, et munis d'ailes dans le dos ?... C'est pour aider notre imagination à les concevoir, et parce que c'est ainsi qu'ils sont parfois apparus aux hommes, comme nous le lisons dans la Sainte Écriture...

Tout en mangeant, Pascal sentit de nouveau le regard du père sur lui. Le prenait-il pour exemple ?... Un ange... Était-il un ange ?... Pourquoi pas. Non seulement sa physionomie n'était pas loin de correspondre à la description qui venait d'être faite, mais surtout son « for intérieur » – cette sensation d'exister qu'il percevait particulièrement intensément lors de la contemplation de son reflet –, paraissait effectivement aussi immatériel que celui d'un être spirituel.

– ... Mais les anges furent-ils tous fidèles à Dieu ?... Non, malheureusement. Beaucoup parmi eux prétendirent par orgueil Lui être égaux et devenir indépendants de Lui. Et, à cause de ce péché, ils furent exclus pour toujours du paradis et condamnés à l'enfer. Et comment s'appellent ces anges exclus du paradis ?... Ce sont les démons. Et leur chef se nomme « Satan ». Devez-vous les craindre, et peuvent-ils vous faire quelque mal ?... Oui, il faut les craindre, car ils peuvent vous faire beaucoup de mal, même. En particulier, ils cherchent par tous les moyens à vous souiller et à vous amener à la pollution. Mais comment pourraient-ils vous convaincre de commettre un tel péché mortel ?... Par la tentation. Et pourquoi veulent-ils donc vous tenter, demanderez-vous ?... Les démons veulent vous séduire à cause de l'envie qu'ils vous portent. Ils sont jaloux de vos âmes nées pures et innocentes, de vos corps qui, à votre âge, approchent pour certains de la perfection, et ils cherchent à vous entraîner à des actes qui vous vaudront la damnation éternelle. Ainsi pourront-ils vous captiver et vous emmener en enfer où vous serez leur proie, où ils vous feront subir mille tourments, tous plus horribles les uns que les autres, et où vous serez à la merci de leur bestialité !... Cependant, vous vous étonnerez sans doute que Dieu autorise de tels crimes, de pareilles infamies ?... Si Dieu permet ces tentations, c'est pour que nous en triomphions avec le secours de la grâce. Mais comment triompher des tentations ?... Par la vigilance, la prière, et surtout par la mortification chrétienne...

Pascal frissonna. Même s'il avait cessé de croire à ces fables, elles continuaient d'exercer sur lui leur pouvoir d'évocation. Toutefois, le père ne racontait pas tout cela au hasard. S'il avait choisi de diriger un internat, c'était évidemment pour avoir l'occasion de tripoter des garçons à son aise, et il cherchait ici à les impressionner afin de les affaiblir, les rendre malléables, dociles, et de pouvoir en disposer commodément. Et c'était pour cela aussi qu'il avait pris une domestique muette, sans doute illettrée de surplus, pour qu'elle ne révélât pas à

Pascal, agneau de Dieu

l'extérieur ce qui se passait au presbytère... Pascal se demanda soudain, non sans angoisse, s'il faisait plus que peloter ses élèves.

*

Il y eut ensuite une demi-heure de libre. Le temps étant mauvais, certains garçons restèrent dans le réfectoire à jouer aux cartes, d'autres allèrent lire dans les dortoirs.

Yves lui proposa une partie de bataille. Pascal trouvait ce jeu pué-
ril, mais il accepta pour avoir l'occasion de bavarder et d'en apprendre
davantage sur la pension. Tandis qu'il abattait mécaniquement les
cartes, il observait le jeune garçon, et son regard tomba sur les cuisses
nues qui sortaient du short gris. Les grosses pattes du père n'étaient-
elles pas déjà venues se promener là ?... Il lui demanda :

– Tu le trouves comment, le père Escobar ?

Yves haussa les épaules tout en prenant la levée.

– Il fait peur, mais il est pas méchant, en vrai... Quand même, je
crois qu'il est un peu dingue...

– C'est lui qui t'oblige à porter des shorts ?

Pascal eut l'impression d'avoir touché un point à vif : le jeune
garçon piqua un fard.

– Euh... oui... Il dit que j'ai pas encore l'âge des pantalons !
Alors qu'il y en a qui n'ont pas un an de plus que moi et qui en met-
tent ! C'est un empaffé !...

Pascal abattit une nouvelle carte. « Un empaffé ». Il n'osa pas po-
ser de questions plus précises, mais il fut tout de même conforté dans
sa conviction.

*

Un peu plus tard, il entendit le père dans le vestibule claquer dans
ses mains :

– Allons ! Tout le monde en gymnastique !

Avec les autres, Pascal monta à l'étage, puis il se rendit dans son
dortoir. Il eut un instant de soulagement en se retrouvant seul. Il aurait
bien voulu se donner un peu de bon temps, malheureusement il n'en
était pas question ; il se promit de se rattraper le soir. Il prit son change
dans l'armoire – maillot de corps, slip, chaussettes –, puis il redescen-
dit.

Il suivit les garçons dans le jardin. Il ne pleuvait plus, mais le ciel
restait menaçant. Ils se dirigèrent sur le côté de la maison et entrèrent
dans une aile qui avait été aménagée en salle de sport, avec des agrès
et des tapis de caoutchouc, tandis que sur le mur du fond s'alignaient
une demi-douzaine de cabines de douche. À droite en entrant, plu-

sieurs casiers métalliques conservaient les tenues de sport ; le père désigna à Pascal le sien. Deux bancs couraient le long du mur où les garçons s'installaient pour se déshabiller.

Pascal choisit un espace libre, il enleva son pull et, se passant la main dans les cheveux en faisant mine de se recoiffer, il jeta un coup d'œil au père : celui-ci marchait en rond, au milieu de la salle, en surveillant les garçons qui se préparaient, mais sans paraître s'intéresser particulièrement à lui. Il redoutait le moment où il allait devoir enlever ses vêtements, mais il ne pouvait y couper. Il s'assit et se pencha pour dénouer ses lacets, tout en l'épiant discrètement. Il déboutonna sa chemisette, la tira hors de sa ceinture et, après l'avoir ôtée, la déposa par-dessus le pull. À cet instant, il vit que l'attention du père se dirigeait sur lui : il eut soudain l'impression, sur ses épaules qui sortaient par les emmanchures du maillot de corps, de sentir physiquement son regard lui passer sur les bras, de haut en bas, jusque sur les poignets. Les autres garçons étaient déjà torse nu, et ne paraissaient pas aussi embarrassés que lui. Il se pencha en avant, enfonça les doigts sous les élastiques de ses chaussettes, les retira. Certains étaient en slip ; d'autres presque en tenue ; il fallait qu'il se dépêchât. Il trouva un expédient : il enfila le maillot blanc et, quand il se leva, le bas lui recouvrit les hanches. Il glissa les mains dessous, dégrafa rapidement sa ceinture, déboutonna sa braguette, et fit descendre son pantalon. Il se rasait. Un bref coup d'œil lui permit de vérifier que le père l'observait toujours. Pour la première fois, il crut voir le coin de ses lèvres se soulever en une ébauche de sourire, comme s'il reconnaissait le tour qu'il lui avait joué. Il baissa les yeux et ne put s'empêcher de sourire lui aussi : il l'avait bien eu ! Il finit de retirer le pantalon, et il passa le boxer-short blanc en gigotant des cuisses pour que le slip restât caché sous le maillot. Cela fait, il respira, et il ne chercha plus à savoir si on le surveillait. Il enfila les hautes chaussettes en les tirant sur les mollets, mit les baskets blanches, les laça soigneusement.

Et il ne fut pas le dernier quand, Yves l'appelant à venir à côté de lui, il rejoignit les garçons qui se plaçaient en ligne au milieu de la salle, dans leur tenue blanche, aussi immaculée que celle d'enfants de chœur.

Le père s'approcha tranquillement et se planta face à lui.

– Je crois, Pascal, que tu as conservé ton tricot de peau sous ton maillot, n'est-ce pas ?

– Euh... oui mon père... ?

– Eh bien, tu vas le retirer. Il te gênerait tout à l'heure, quand tu feras les exercices. Tous tes camarades n'ont sur eux que leur maillot : fais comme eux... Dépêche-toi.

Pascal hésita une seconde, mais il dut retourner au banc, penaud. Face au mur, il ôta le maillot, puis le tricot de corps. Même en lui

tournant le dos, il continuait d'éprouver le regard du père ; il le sentait couler sur ses épaules nues, entre ses omoplates qui devaient saillir à chaque mouvement de ses bras, dans le creux de ses reins... Il frissonna. Il se dépêcha de renfiler son maillot et de retourner dans la ligne où les autres attendaient.

Le père hocha la tête :

– Voilà, c'est mieux... Mais ne remarques-tu pas autre chose ?... Tous tes camarades ont rentré leur maillot sous leur ceinture. C'est afin qu'il leur tienne bien au corps et ne les gêne pas dans leurs mouvements. Alors, toi aussi, fais comme eux.

Cette fois, Pascal se sentit rougir, et il baissa la tête : il était vaincu ; et, à présent, tous les garçons le regardaient. Il ne chercha plus à se dérober et, devant les yeux du père, il dut écarter la ceinture élastique de son short pour y enfiler le bas de son maillot.

– C'est bien.

Le père lui posa la main sur l'épaule comme pour le féliciter. Pascal frémit, éccœuré : le pouce, gros et fort, un instant l'avait massé au travers du maillot, dans le creux au-dessus de la clavicule ; il s'en était senti pénétré.

Le père claqua dans ses mains.

– Allez ! Dix tours.

Les garçons s'élançèrent un à un, et Pascal suivit Yves. Ils sortirent de la salle et partirent à petites foulées dans l'allée qui longeait le quadrilatère du jardin. Il était soulagé de s'éloigner, de se dépenser physiquement, de dissoudre sa confusion dans une bonne petite course. Le sable crissait sous les pas en cadence, et l'air frais, plein de l'odeur de l'herbe trempée, lui passait sur les cuisses et le revigorait.

Mais, après avoir tourné les deux angles, au fond du jardin, la file des garçons revint en direction de la maison. Pascal vit bien que le père, resté sur le seuil de la porte, suivait le mouvement de leurs jambes au fur et à mesure qu'ils défilaient devant lui ; et, quand il y fut, de nouveau il sentit comme une caresse lui glisser sur les genoux et les mollets ! Rêvait-il ?... Il entama le second tour. Pour chasser son trouble, il se concentra sur Yves, à deux pas devant lui, qui courait comme un elfe, avec une foulée si légère qu'on aurait dit ses pieds ne pas toucher le sol. Mais en voyant le petit short qui s'enfuyait comme les ailes d'une colombe blanche, les cuisses minces dont chaque enjambée tendait alternativement les muscles fins et déliés, les tendons qui traversaient le haut des bas blancs d'un trait dur et mobile, il se représentait en même temps la vision que le père devait avoir de lui-même ; et son malaise revint, car il ne doutait pas que ce regard maintenant était sur ses reins, sur ses fesses, sur ses jambes à demi nues...

Après la course, les garçons rentrèrent dans la salle et se mirent en ligne sur les tapis de caoutchouc pour faire divers mouvements

d'élongation et d'assouplissement. Le père avançait entre eux, appuyait sur une nuque pour plier un corps plus profondément, il passait la main sous les genoux d'un garçon qui faisait des pompes et vérifiait qu'il ne touchât pas le sol, il tenait une paire de chevilles plaquée pour éviter qu'elle ne se soulevât. À un moment où Pascal était debout en train d'étirer ses bras en l'air, il lui posa la main à plat sur le ventre :

– Contracte bien tes abdominaux et tire le plus que tu peux sur les bras.

Pascal se crispa sans difficulté...

– Voilà, c'est mieux.

Puis il claqua dans ses mains. Les garçons allèrent au portique qui comportait divers agrès. Certains durent se suspendre par les jarrets au trapèze, et les maillots sortaient des shorts, dévoilaient des ventres, des nombrils, des reins cambrés par l'effort ; d'autres marchèrent sur la poutre, étendant les bras comme des christes funambules, et le père était à côté d'eux, la main sur la hanche du garçon, prêt à le retenir s'il tombait ; d'autres encore firent des rétablissements aux anneaux en raidissant leurs corps pour rester immobiles et, tandis que le père comptait jusqu'à dix, la sueur leur coulait dans le cou.

Pascal observait tout cela, et il se confirmait dans sa conviction sur la nature des arrière-pensées du père.

Il dut lui-même grimper à une corde lisse, et de plus en plus vite. Mais, quand il redescendit la dernière fois, en voulant gagner du temps sur le chronomètre, il se laissa glisser trop rapidement et se brûla les cuisses. Il poussa un cri et tomba en roulant sur le tapis de caoutchouc.

Le père s'approcha, se mit à genoux, et il lui écarta les jambes pour les examiner. Les gros doigts longèrent les balafres sur l'intérieur des cuisses, comme les traces de deux coups de fouet. Pascal, qui grimaçait de douleur et tremblait encore de la frayeur qu'il s'était faite, n'y fit presque pas attention.

– Ce n'est rien. Je te mettrai un peu de pommade après la douche.

Et il lui donna familièrement une petite tape derrière la nuque, pour le reconforter.

D'un geste, il dispersa le cercle qui s'était formé autour d'eux, et les garçons ressortirent pour une partie de football. Comme Pascal claudiquait un peu, il fut mis dans les buts. Ils s'en donnèrent à cœur joie et se défoulèrent avec un entrain qui le surprit agréablement. Il y prit du plaisir, lui aussi, et plus d'une fois plongea dans le gazon mouillé pour bloquer la balle.

De telle sorte que, lorsqu'ils rentrèrent en fin d'après-midi, tous les garçons étaient riants, essoufflés, défaits, transpirants, débraillés et maculés.

Pascal cependant fut repris par ses appréhensions. C'était le moment de la douche quotidienne ; or comment allaient-ils se déshabiller avant d'entrer dans les cabines, au fond de la salle ? Comme les toilettes de l'étage, elles étaient fermées par des demi-portes, qui ne masquaient un occupant debout que des genoux à mi-poitrine. Pour éviter de se singulariser de nouveau, il se prépara à se conformer à ce que feraient les autres, quelle que fût la manière et quand bien même il devrait se mettre tout nu. Ce ne fut cependant pas nécessaire. Il traîna un peu de façon à ne pas passer parmi les premiers, et il observa. La méthode était simple : par groupe de six, ils se mettaient en caleçon, puis ils enrroulaient la serviette autour de leur taille, ils se débarrassaient de leur slip par-dessous, et pénétraient ainsi dans les douches.

Quand ce fut son tour, Pascal suivit cet exemple, et il entra dans une cabine libre. Il tira le battant derrière lui, dénoua la serviette et, passant le bras par l'ouverture, la suspendit à un crochet prévu à l'extérieur. Il ouvrit l'eau qui jaillit tiède. La pomme étant située au-dessus de la porte et dirigée en biais vers le fond carrelé, et il commença par s'asperger longuement le dos et les jambes. Mais ensuite, il dut se tourner pour se mouiller le devant ; et il aperçut, planté au milieu de la salle, les mains dans le dos comme à son habitude, le bon père qui le scrutait... Que voyait-il ? ses épaules nues ? sa poitrine ? Il se serait approché, il l'aurait certainement découvert jusqu'à la taille !... Il se retourna aussitôt. Malgré cela, il continuait de sentir sur sa nuque, presque matériellement, son regard se mêlant à l'eau qui ruisselait sur son corps.

Un porte-savon chromé était fixé au mur, et il fit tourner entre ses mains le gros citron jaune et odorant. Il se frotta longuement la poitrine, le ventre, descendit sur son pubis, tourna et retourna sur ses fesses et ses cuisses, en évitant toutefois les enflures dont elles étaient marquées. Il adorait se savonner ; et cela l'apaisa. Il reprit du savon et vint sur ses organes qu'il mania dans la mousse abondante. Aussitôt sa verge se souleva ; il serra les lèvres. Il ne pouvait pas se le faire, évidemment, mais il pouvait tout de même se donner un petit plaisir. Cependant, à cet instant, comme si le père avait deviné où se trouvaient ses mains, il entendit :

– Frotte bien partout, Pascal. Et n'oublie rien.

Quelques garçons ricanèrent.

Lorsqu'il se fut rincé et qu'il eut arrêté l'eau, il récupéra sa serviette pour se sécher. Puis il s'enroula dedans, et il sortit.

Il fronça les sourcils en voyant le père qui attendait, précisément à côté de ses vêtements. Il lui montra le tube qu'il avait à la main :

– Je te vais te mettre de la vaseline sur les jambes.

À cette perspective, l'estomac de Pascal se noua. Il essaya d'éluder :

– Mais non, c’est pas la peine, c’est passé... Ça fait plus mal.

Alors, comme dans un cauchemar, il vit le père se pencher sur lui, attraper le bas de sa serviette et la retourner. D’autorité, il lui mit la main sur le genou et le lui écarta :

– Regarde, c’est encore tout rouge, tout irrité... Assieds-toi.

Pascal recula ; mais il ne put ensuite faire autrement que de s’asseoir sur le banc. Naturellement, le petit événement faisait distraction et tous les regards étaient sur lui. Le père s’agenouilla. Il lui retourna les pans de la serviette jusqu’en haut des cuisses, et il lui écarta les genoux. Pascal sentit une chaleur lui monter au visage ; ridiculement, il serra les fesses : de là où il était, le père devait *tout* découvrir !... Il dévissa le bouchon du tube, et il déposa un trait translucide en travers de chacune de ses jambes, sur les deux traces rose vif dont elles étaient marquées. Puis il massa pour faire pénétrer. Pascal gémit : à la brûlure réveillée se mêlait l’horreur d’être touché là, jusqu’en haut de la cuisse, par ces gros doigts qui lui répugnaient. Il voyait les longs cheveux noirs osciller devant lui au rythme de la friction, les sourcils froncés, la bouche large et épaisse, et il sentait les doigts remonter de plus en plus haut, lui frôler l’aine. Son rejet était tel que son ventre était dur et ses genoux tressaillaient malgré lui.

– Tu as mal ?

– Non...

Il ne voulait rien reconnaître que le père eût pu lui procurer, même une douleur.

– Alors qu’est-ce que tu as ? Tu as froid ?

– Non, non...

Le père reboucha le tube.

– Voilà. Rhabille-toi, à présent.

Quand tous les garçons furent prêts, ils revinrent dans la maison où ils rentrèrent en classe. Le père dit encore à l’intention de Pascal :

– Tous les après-midi, pendant que vous faites vos devoirs à l’étude, je vous entends en confession, l’un après l’autre. Après avoir lavé vos corps, vous devez purifier vos âmes ; il faut que vous restiez blancs de chair et de cœur.

Pendant que les élèves s’installaient à leur place, il lança :

– Bonsergent ! Vous surveillerez l’étude.

Un « grand » s’avança. Pascal avait eu le temps de remarquer que le père appelait seulement les plus jeunes par leurs prénoms ; à treize ans, il était lui-même dans la moyenne d’âge de la classe, et il se sentait un peu mortifié de se faire encore appeler « Pascal ». Le garçon, qui paraissait au moins quinze ans, monta sur l’estrade et s’assit au bureau. Ses lèvres épaisses et ses lunettes aux grosses montures en

écaille lui donnaient un air adulte qui jurait affreusement avec ses vêtements rose et bleu. D'emblée, Pascal le trouva antipathique.

Le père fit le tour des élèves du regard.

– Qui s'est préparé ?

Quelques-uns levèrent la main ; le père en choisit un et l'emmena. Dès qu'il fut sorti, les garçons commencèrent à chuchoter entre eux. Bonsergent claqua la règle sur le bureau pour affirmer son autorité.

– Silence !... Sinon, je vous signale !

Pascal se mit en recherche, pour son « examen de conscience », d'un sujet anodin et vraisemblable à la fois qui pût satisfaire le père ; il n'était pas question qu'il racontât ce à quoi il se livrait le soir dans son lit. Il décida qu'il parlerait de gâteaux mangés en cachette, qu'il trouverait quelque mauvais sentiment à l'égard de son frère, tous péchés véniels qu'il n'était pas possible de vérifier.

Dix minutes plus tard, le confessé revint, annonçant le nom d'un autre élève, lequel à son tour se leva et sortit. Pascal se décida à regarder dans son cahier de textes ce qu'il avait à faire. Morose, il lut vaguement le poème, « Le printemps », de Charles d'Orléans, que le père lui avait donné à apprendre par cœur :

*Le temps a laissé son manteau
De vent, de froidure et de pluie,
Et s'est vêtu de broderie
De soleil luisant, clair et beau...*

Ce n'était pas du tout de circonstance. Il voyait par les fenêtres le ciel bouché par une couche de nuages si épaisse qu'on aurait cru que la nuit tombait.

Un long moment après, le garçon revint de confession et un autre s'y rendit. Pascal se rendit compte que, si le père gardait chaque élève aussi longtemps, il avait peut-être le temps de s'isoler. Il ne savait pas quand arriverait ce nouveau, qu'il lui avait annoncé devoir partager son dortoir, et s'il serait finalement effectivement seul ce soir. C'était une occasion à saisir.

Il leva la main et demanda la permission de sortir. Bonsergent le regarda de travers :

– Bon, mais tu te dépêches.

Pascal se leva en mimant une petite grimace confuse :

– C'est qu'il faut que je...

– Bon, bon, ça va !

En se retrouvant dans le vestibule, il respira. Il y avait des toilettes au rez-de-chaussée, mais il serait juste à côté du passage des élèves se rendant à confesse, et il préféra retourner dans ceux de l'étage. Il monta sur la pointe des pieds pour que personne ne l'entendît ; si on lui

demandait quelque chose, il dirait que, nouveau, il n'avait pas connaissance de celles d'en bas.

Il entra dans la salle de douches et ferma soigneusement la porte. En s'avancant, il remarqua son reflet qui passait comme un fantôme, d'une glace à l'autre, au-dessus des lavabos. Il s'approcha. Aussitôt, il fut apaisé par l'image familière, dont il ne se lassait pas. Ce qu'il contemplait dans la salle de bains chez lui, il pouvait donc le retrouver même dans le lieu le plus anonyme, le plus étranger... Si le miroir avait cet inconvénient qu'il ne permettait de se voir que sous un seul et même angle – face à face et inversé par rapport à ce que les autres voyaient de lui –, si au contraire dans les photos il se découvrait sous d'autres angles, mais éternellement figé, là, il se voyait vivant, il bougeait, il observait ses doigts monter sur sa joue, caresser sa tempe, repousser ses cheveux, s'y enfoncer...

De nouveau, il fut fasciné. Aucun des garçons de la pension n'était aussi attirant que lui ; il n'en avait d'ailleurs jamais rencontré dont il se pensât surpassé en beauté. Il pouvait le dire simplement, sans vanité, sans complaisance, car autour de lui les gens eux-mêmes le répétaient à l'envi, spontanément, derrière son dos quand il était supposé ne pas les entendre : « Comme il est mignon ! C'est véritablement un très joli garçon ! – Non, Pascal n'est ni mignon ni joli garçon ! – Comment ?! – Pascal est le plus *beau* garçon que je connaisse !... » Et il ne comptait plus les photos qu'on faisait de lui...

Pour autant, il n'aurait su dire ce qu'il avait d'exceptionnel. Il avait deux yeux, un nez, une bouche, comme tout le monde. Mais, tel un prince, il se sentait unique, à nul autre pareil. Tout le monde est unique, sans doute ; mais il savait que tout le monde n'était pas attiré à ce point par son reflet. Oui, il avait une peau sans défauts, avec juste un petit grain de beauté sous la commissure gauche des lèvres, des sourcils éthérés, des yeux lumineux et, quand il les plissait légèrement, ils lui donnaient un regard singulier, avec quelque chose de slave ; son nez droit était parfait, sa bouche plutôt étroite saillait à peine, et son menton bien dessiné marquait son caractère, rehaussait la douceur de son visage... Mais, finalement, aucune des parts ne rendait compte de l'ensemble, de son attrait, de son charme, des ensorcellements qu'il provoquait et dont, le premier, il était victime.

Il n'y tint plus. Il fallait qu'il se retrouvât, qu'il se touchât. Il entra dans un cabinet et ramena le battant dont il abaissa le loquet. En pensant à ce qu'il allait faire, son cœur battait de son audace et, debout, les bras ballants, il prit un instant pour se calmer, pour se concentrer. Puis, tout habillé, il s'assit sur le siège de la cuvette. Il ferma les yeux et se laissa aller en arrière jusqu'à appuyer la tête contre la paroi carrelée.

Il monta une main sur sa nuque, et il commença de la caresser, lentement, de gauche à droite, laissant pénétrer le bien-être. Puis il vint sur le devant de son cou, se passa la main sous le menton – comme les chats, il adorait cela. Du bout des doigts, il se caressa les lèvres et, tout de suite, un frémissement l'avertit que son sexe se réveillait. Il mit la main sur son visage et il se l'enfouit dans sa paume : *il se prenait* ; il était deux, à la fois celui qui s'emparait de sa proie et celui qui était attrapé. Il passa sur son oreille, remonta par-derrière dans ses cheveux courts, les retourna, s'y promena longuement, déclenchant des frissons qui lui redescendaient en pluie dans le dos. Son membre durcissait, retenu par le slip.

Il vint sur sa poitrine, la caressa en rond, et remercia sa mère de lui avoir acheté un pull si doux. Il appuya là où il sentait ses petites pointes sensibles, mais le tricot était trop dense, et il passa la main par-dessous, remontant sur son ventre. Il se caressa les bouts de seins au travers de la chemisette, et ils saillirent entre ses doigts. Il la débouonna de haut en bas, jusqu'au nombril, et, repoussant le maillot de corps, il la replia en faisant en sorte que deux boutons fussent autour d'un tétin à nu, entre lesquels il le serra. Un petit éclat lumineux lui piqua les paupières : cela faisait un peu mal, mais les sensations étaient délicieusement vives. Il fit de même avec l'autre, pour qu'ils fussent pareillement éveillés. Puis, il erra sur sa poitrine nue, revenant à plusieurs reprises flatter les points qu'il venait de solliciter.

Il remonta sous l'aisselle, chaude et tendre, repoussa la bretelle du maillot, se saisit l'épaule, tourna langoureusement dessus. Il redescendit et, longuement, il se promena sur son ventre, profitant de chaque parcelle de sa chair, jusqu'à buter contre la taille. Il fut sur la ceinture, et il la déboucla. Il défit le premier bouton de la braguette ; un à un, avec une lenteur menaçante qui l'émouvait particulièrement, il les fit tous sauter. Enfin, il pénétra dans la brèche. Dès que sa main enveloppa sa crête, souple et mouvante dans le coton tendu, une myriade d'aiguilles l'envahirent, remontant des chemins mystérieux, enfouis en lui, qui tous menaient à son cerveau.

Il commença par s'enfoncer les mains le long des aines, jouant d'un côté puis de l'autre avec le majeur sous le bord de l'élastique, faisant des incursions sur sa pointe – mais brièvement, pour ne rien précipiter. Il souleva légèrement les reins pour dégager son pantalon et le repousser sur les genoux, et il se prit les hanches, droites, dans l'exact prolongement de son torse, qu'il caressa de haut en bas. Il vint ensuite sur l'intérieur des cuisses, où il effleura les deux marques que la corde lui avait faites pendant la gymnastique, encore enflées, et il les tâta prudemment, les titillant à peine, juste pour échauffer la laniation qui dormait là.

Il bascula de côté pour se prendre une fesse à pleine main, et il la pétrit longuement, froissant le coton, incrustant des doigts dans sa chair. Il changea de côté, releva son slip sur la hanche et, s'enfonçant les ongles sous la fesse, il remonta cette griffe langoureusement, tout le long, jusque sur les reins. Il frissonna sous ces sensations, à la limite de la douleur, dont il avait déjà remarqué qu'elle pimentait singulièrement son plaisir. La griffure dans sa chair se répercutait dans son membre, bridé sous le caleçon ; il acheva de le remonter par les côtés, le tirant au point de le réduire à un string pour mieux écraser ses organes tendus. Il en reçut des gerbes d'étoiles ; il tremblait de la tête aux pieds ; c'était tellement bon !... Et en même temps il se passait des doigts sur les lèvres, il les pressait nerveusement, il s'attrapait le cou, il descendait sur sa poitrine défaite, remontait, redescendait – il aurait voulu comme Vishnou avoir quatre mains pour se prendre partout à la fois.

Mais le temps passait. Se soulevant tour à tour d'un côté puis de l'autre, il repoussa sous les fesses son slip qui sauta comme une corde tendue au-dessus de sa tige dressée. Il se la prit. Cela faisait des heures qu'il attendait cet instant !... Il chercha une image, et la première qui lui vint fut une photo que sa mère avait faite de lui, à la piscine de l'hôtel, l'été dernier. Il y était allongé sous un grand parasol, le menton dans les mains, les reins creusés, les fesses saillantes dans son slip de bain orange vif qui contrastait avec sa peau légèrement hâlée... Il commença par un lent mouvement coulissant, de haut en bas, nonchalant... Alors le Pascal en vacances se tourne, se déhanche pour se mettre sur le dos à demi et, l'air de rien, il enfonce la main sous son maillot déformé par une bosse... Il se plut tellement en se voyant dans cette position qu'il tressaillit. Mais il ne voulait pas se finir trop vite ; il fallait qu'il trouvât le moyen de se caresser tout en se préservant.

Il forma un cercle avec le majeur et le pouce, et il en enserra la base de son gland pour l'étrangler... La main dans le maillot frétille comme un petit animal pris au piège qui cherche désespérément à s'échapper... Il fit coulisser lentement son anneau sur sa tige tendue ; il avait très envie de se la prendre en plein, c'était comme une torture qui le rongait, mais cela avait aussi quelque chose de suprêmement agréable... Le maillot orange se déforme, devient un bandeau froncé, libère la jolie pine qui se dresse vers la lumière. Une main jeune, aux doigts fins, terminés par des ongles carrés, se met en mouvement dessus, d'abord tranquillement, puis de plus en plus vivement...

À cette image, il ne put plus se contenir, et il referma la main sur lui. Très vite, malgré son souhait de durer, il accéléra. Il n'eut que le temps de se basculer en avant et de passer sa verge raidie sous le slip tendu entre ses cuisses, et, la fiction rejoignant la réalité, plusieurs petits jets d'un blanc douceâtre furent rabattus dans le fond de la cuvette

émaillée, tandis que des girandoles argentées jaillissent vers le ciel africain... Plié en deux, il ne put retenir un grognement, un gémissement plaintif, taradé par un plaisir envahissant, qui confinait à la douleur, alors que des éclairs lui brûlaient les paupières.

Il se relâcha, et il se laissa de nouveau aller en arrière, le dos contre le mur. Il resta quelques instants à reprendre son souffle.

Mais la réalité était toujours après lui ; il fallait redescendre. Cependant, dans le chamboulement où il se trouvait, il sentit soudain quelque chose d'autre qui voulait aussi sortir de lui. Il poussa, et cela vint peu après. Il suivit avec délectation le retournement de son anus, puis la longue progression, un peu forcée, un peu douloureuse, d'un étron dur et cylindrique cheminant dans son étroit passage, élastique et sensible, jusqu'à sa chute sonore – le petit « plouf ! » obscène. Cette sensation n'était pas aussi forte que celle qu'il venait de s'octroyer, mais elle concourait parfaitement à l'achèvement de ce délicieux état de mollesse qui lui faisait suite, elle accompagnait cette volupté intérieure, cette démission de tout, qui le renversait chaque fois qu'il s'y adonnait, et qu'il tenait pour les meilleurs moments de son existence.

Il se fit violence. Il arracha du papier et s'essuya. Il se leva et se rhabilla, sans oublier de reboutonner la chemisette. Il tria la chasse.

Au moment où il poussait le battant, il fut surpris de voir Bonsergent entrer. Il faisait avancer Yves devant lui, et il était suivi par deux autres « grands ». Il se demanda ce qui se passait, si le jeune garçon était malade... Mais celui qui avait été chargé de surveiller l'étude ne parut pas moins déconcerté.

– Ah ! T'es là, le petit nouveau ?... Je croyais que t'étais aux chiottes d'en bas...

Après une brève hésitation, un sourire sournois lui monta aux lèvres, et il referma la porte avec des airs mystérieux.

– Après tout, c'est aussi bien...

Pascal – profondément vexé par le « *petit nouveau* » – douta que ces mystères fussent très catholiques, et il n'eut pas du tout envie d'y être mêlé. Il voulut contourner le groupe, mais Bonsergent s'interposa :

– Non, non : reste. Comme ça, tu sauras – pour quand ça sera ton tour !

Les deux autres ricanèrent et lui barrèrent la sortie. Pascal n'était pas de taille à passer en force ; et, comme Bonsergent semblait maintenant se tourner sur Yves, il attendit, un peu à l'écart, curieux tout de même de ce qui se tramait là.

– Je te présente Yves. Il est arrivé en septembre ; c'est le plus jeune de notre maison. Et c'est donc la mascotte. Il est en train d'apprendre, de faire ses preuves...

Pascal, agneau de Dieu

Sans le regarder, Bonsergent s'adressait évidemment à Pascal. Il parlait d'une façon assez agaçante, reprenant les expressions et les intonations du père Escobar, comme s'il le parodiait.

– ... Car, avant d'être accepté définitivement, chaque nouveau doit passer un examen, il doit être initié aux us et aux rites de la pension...

Pascal se demanda avec une certaine inquiétude s'il serait lui aussi concerné par cette « initiation »...

Bonsergent caressa affectueusement la joue du jeune garçon devant lui :

– ... C'est presque une jeune fille, encore... Au début, il s'est montré un peu rétif, c'est vrai, mais maintenant il est devenu bien obéissant, bien souple. Il fait preuve de bonne volonté et accepte, sans rechigner, les services qu'on lui demande... Dans l'ensemble, on peut dire que Yves a déjà grandement progressé.

Il lui caressa la tête comme pour l'encourager, mais d'une manière qui n'était pas seulement amicale, qui avait quelque chose d'ambigu, de bizarrement langoureux. Il ricana :

– Hein, ma petite salope ? T'es une vraie soumise, maintenant ?...

Pascal tressaillit, vivement choqué. Mais il fut peut-être troublé plus encore de voir que Yves ne protestait pas. Il laissait l'autre lui enfoncer les doigts dans les cheveux, lui caresser la nuque, lui peloter le cou, et il ne bronchait pas.

– Allez. Tu vas nous faire une petite « mise à l'air », pour commencer.

Le jeune garçon rosit. Comme il ne bougeait pas, Bonsergent le prit doucement par l'oreille :

– Tu vas pas me faire mentir, tout de même ?

Yves hésita, mais il finit par se décider. Il glissa les mains sous son pull bleu, et il se déboutonna. Dans le silence qui s'était installé dans la salle, le short gris tomba avec un chuintement le long de ses jambes et s'arrêta net sur ses chevilles. Pascal était interloqué. Plus personne ne bougeait ; les secondes passaient. Bonsergent gentiment caressa de nouveau la joue du jeune garçon :

– Eh bien, qu'est-ce qui t'arrive ? C'est la présence du nouveau qui te fait peur ? Il va pas te manger, tu sais...

Une sorte de rictus qui se voulait affectueux déforma ses lèvres épaisses. Yves parut se résoudre. Il baissa les yeux, glissa les doigts sous la ceinture de son slip, et le fit descendre.

– À la bonne heure !

Pascal n'en croyait pas ses yeux. Un des deux autres garçons se plaça alors derrière Yves, et il lui passa en montant une main sur la cuisse, presque aussi mince que ses mollets. Pendant qu'il lui pelotait

les fesses de la main gauche, de la droite il s'ouvrit la braguette, se la sortit, et se mit tranquillement à se branler. Avec une voix rocailleuse d'adolescent en mue, il grogna :

– Remonte un peu plus... qu'on voie mieux...

Ahuri, Pascal vit que Yves obéissait docilement et soulevait ensemble son pull et sa chemise au-dessus du nombril. Le garçon lui caressa les fesses assez brutalement, tandis que les deux autres ne perdaient rien de la scène. Puis il appuya son gland en haut du petit sillon, au bas des reins, et il le suivit en descendant. Il s'y promena, dans un sens et dans l'autre, sans cesser de se palucher.

Le second acolyte à son tour s'approcha et, se mettant sur le côté, il posa la main sur la hanche du jeune garçon. Il lui vint le long de l'aîne, passa entre ses cuisses en les pelotant assez vivement, et il remonta lui prendre le petit paquet, qu'il tritura sans ménagement. Et, tout en tordant cruellement les tendres organes dans ses doigts, il se mit également à se masturber. Yves gémit, mais il ne chercha pas à se dégager.

Bonsergent lui avait écarté les lèvres, il y avait enfoncé des doigts, et il s'en faisait sucer. Il lui parcourait la bouche, lui frottait la langue, s'enfouissait dans ses joues, et il avait l'air d'en tirer une grande satisfaction.

– Tu vois comme il est facile ?... Il est devenu très accommodant, à présent.

Yves simultanément menacé par-derrière, maltraité par-devant, fourré en bouche... ! C'était la première fois que Pascal assistait à une scène pareille ! Il en était fasciné, mais, dans l'espèce de satiété où l'avait laissé la pratique qu'il avait eue quelques instants plus tôt, il en était surtout profondément dégoûté. Tout le plaisir qu'il avait ressenti préalablement s'était évanoui, son bonheur était d'un coup tombé à pic.

– Allez, mets-toi en place, ma mignonne. On n'a pas la soirée !

La rougeur de Yves lui monta aux oreilles ; il baissa les yeux de confusion. Cependant, il s'agenouilla docilement devant Bonsergent qui se déboutonnait. Quand celui-ci exhiba son membre, Pascal fut définitivement révolté : le garçon était monté comme un mulet ! Son engin n'était pas très dur, mais vraiment gros, enflé comme un champignon, et d'une couleur sombre. Malgré cela, le jeune garçon à genoux ne fit pas de difficultés pour s'en laisser approcher, il entrouvrit les lèvres de lui-même, il avança la langue comme pour recevoir l'hostie. Quand le membre entra en lui, ses joues se gonflèrent comme s'il avait gobé une pêche entière.

Cette fois, Pascal eut envie de vomir. L'idée de prendre dans sa bouche le sexe d'un autre, et surtout celui-ci, le dégoûta profondément. Il n'arrivait pourtant pas à se détourner de ce tableau obscène. Il

était comme ces gens sur le bord de l'autoroute qui regardent avec autant d'horreur que de fascination les pompiers désincarcérer les occupants d'une voiture accidentée.

Les deux comparses se placèrent alors de chaque côté de Yves, et, tandis qu'il continuait de sucer avec application le premier organe, il s'empara des deux autres, un dans chaque main, qu'il se mit à branler consciencieusement. Pascal était ahuri : ceux-là avaient-ils oublié l'endroit où ils se trouvaient ?! Que se passerait-il si le père surgissait soudain ?...

Mais la scène ne dura pas longtemps. Avec un léger décalage, les trois garçons jouèrent l'un après l'autre en poussant des grognements qu'ils eurent du mal à étouffer.

Quand ils s'écartèrent enfin, Yves se précipita vers un lavabo où il recracha ce qu'on lui avait déversé au fond de la gorge.

Bonsergent, tout en se rajustant, lança un coup d'œil à Pascal :

– Alors, le petit nouveau, ça t'a plu ?... Tu veux y goûter ?

Pascal fit un pas en arrière, en direction de la porte. Mais il fut rattrapé par un garçon, pas encore reboutonné, qui le poussa d'une bourrade dos contre le mur. Avec l'air d'avoir des intentions précises, il lui souleva le pull de force, et il prétendit s'attaquer à sa ceinture. Mais cette fois-ci, Pascal se débattit résolument et lui échappa.

Bonsergent intervint :

– Bon, O.K., laissez-le, les gars ! On n'a pas le temps. La fois prochaine.

Il se planta devant Pascal et, le regardant droit dans les yeux, il lui dit sur un ton doucereux :

– Mais toi, t'inquiète pas : je vais te dresser ! Tu perds rien pour attendre... Les petits rétifs dans ton genre, ça m'excite. T'as beau prendre tes airs d'enfant de Marie, je te materai. Je ferai de toi une bonne petite pute ! Et tu me supplieras à quatre pattes pour venir me lécher le cul !

Pascal sentit une telle violence dans la voix du garçon qu'il le crut sur le point de le gifler. Heureusement Yves, qui se rinçait la figure au lavabo, fit diversion en s'écriant soudain :

– Oh ! non... Vous m'en avez foutu plein sur le pull ! Vous êtes dégueu !... Vous êtes cons, vraiment !

Pendant que Bonsergent allait se rendre compte des dommages, Pascal en profita pour s'éclipser.

Quand il rentra en classe, l'élève qui avait pris entre-temps le rôle de surveillant le regarda d'un air morne, mais il ne lui fit pas de réflexion. Quelques instants plus tard, les quatre garçons revenaient, Bonsergent regagnant son poste au bureau, et Yves se rasseyant à côté de Pascal. Il fut étonné de la tranquillité de son voisin, du peu d'émotion qu'il laissait transparaître, au point qu'il se demanda s'il n'avait

pas rêvé. Il se convainquit toutefois que non en remarquant la tache mouillée sur son pull, sur l'épaule, résultat sans doute des efforts pour effacer les traces de l'avanie qu'il avait subie.

Il y eut encore quelques confessés qui entrèrent et sortirent, enfin il ne resta plus que Yves et lui. Son voisin lui fit comprendre d'y aller en premier – probablement cherchait-il à gagner du temps pour laisser la tache sécher le plus possible.

Pascal se leva à contrecœur. On lui avait expliqué qu'il devait se rendre dans la chambre même du père, au rez-de-chaussée, et il redoutait cette séance. Qu'allait-il se passer quand il se retrouverait seul avec lui, en tête-à-tête ? Se permettrait-il de le tripoter ? Mais il n'avait aucun moyen de se dérober.

L'après-midi touchait à sa fin, et dans le vestibule il faisait presque nuit. Il le traversa et s'arrêta au bout, devant la porte. Après une dernière hésitation, il frappa. Il se sentait au fond de lui encore remué par la scène honteuse à laquelle il venait d'assister. À l'injonction, il tourna le bouton de porcelaine et poussa le battant.

La pièce était grande, sombre, avec la même peinture marron au bas des murs. À gauche, un bureau était placé devant la fenêtre ; au centre, s'étendait un lit bas, mais large ; à droite, dans l'angle, le père se tenait assis à côté d'un prie-Dieu. Sur l'invite qu'il lui fit, il vint s'y agenouiller, face au mur. Ils se trouvaient côte à côte, comme dans un confessionnal, sauf qu'aucune cloison ne les séparait. À la droite de Pascal, sur une croix monumentale qui montait jusqu'au plafond, figurait un Christ grandeur nature.

– Je t'écoute, mon enfant.

Pascal se signa rapidement.

– Bénissez-moi, mon père, parce que j'ai péché.

Puis il s'accouda en joignant les mains et récita :

– Je confesse à Dieu tout-puissant, je reconnais devant mes frères que j'ai péché en pensée, en parole, par action et par omission : oui, j'ai vraiment péché. C'est pourquoi je supplie la Vierge Marie, les anges et tous les saints, et vous aussi, mon père, de prier pour moi le Seigneur, notre Dieu.

Les formules étaient pratiques en ce qu'elles faisaient gagner du temps. Il s'accusa de péché de gourmandise, de jalousie envers son grand frère – ce qui était juste l'inverse de la réalité, son frère ayant toujours été profondément envieux des attentions dont il était l'objet. Il attendit ensuite l'absolution ; mais le silence persista. Il jeta timidement un coup d'œil pour dévisager le père. Il croisa son regard, qui pesa de nouveau sur lui comme du plomb, accroissant son malaise. Et quand il parla, sa voix était particulièrement grave :

– Mon enfant, je crains que tu ne prennes pas suffisamment au sérieux ce sacrement. Pour commencer, tu vas faire le signe de croix

convenablement. Il ne s'agit pas d'une petite simagrée, dont tu te débarrasses rapidement, comme d'une formalité. Tu dois penser que c'est la Croix du Christ que tu étends sur ton corps.

Il lui prit la main et la lui conduisit lentement sur le front, sur le ventre, et jusqu'aux extrémités des épaules. Pascal sentait son poignet trembler entre les doigts qui le serraient.

– Quand tu te signes, pense à toutes les souffrances que Jésus a endurées. Peux-tu imaginer d'avoir de gros clous plantés dans tes mains ? avec tout ton corps qui pèse dessus ?... Rappelle-toi que c'est une douleur terrible, intolérable. Recommence.

Pascal se signa plus lentement et plus largement. Il était troublé : le bois de la Croix sur lui ? ses paumes transpercées par de grosses pointes, en fer noir, qui déchiquetaient sa chair ?... Il se sentit miné par une faiblesse au creux du ventre.

– Ensuite, je redoute que ton examen de conscience ne soit pas complet. Tu es dans cette maison pour corriger ton âme et l'amender, et cela débute par une introspection pleine et sincère. Or, la principale cause qui puisse faire chuter un garçon de ton âge, c'est la chair. Il faut donc me parler de ton corps et de ses mouvements... Pour commencer, as-tu commis le péché d'Onan ?

Pascal se sentit rosir, et il sut qu'il se trahissait, il avouait par là qu'il comprenait ce dont il s'agissait. Le souvenir de ce qu'il avait fait une heure plus tôt dans la salle de douches lui revint ; et aussi la scène à laquelle il avait assisté, car, s'il n'y avait pas participé, il avait tout de même observé ces obscénités sans se détourner, sans protester. Il fut malgré lui envahi par la culpabilité... Mais il fit un effort, se ressaisit, releva les yeux, et prit le ton le plus assuré qu'il pût pour répondre :

– Non, mon père...

Ne jamais rien admettre sur cet aspect de sa vie lui avait toujours paru la meilleure politique pour se garantir d'investigations déplaisantes. Mais le père eut un tic d'agacement :

– Pascal, tu m'aurais répondu « non, pas hier soir », ou « non, pas depuis une semaine », j'aurais pu te croire. Mais je pense plutôt que là tu aggravas ton péché par un mensonge... Quand l'as-tu fait la dernière fois ?

Pascal comprit qu'à ce point il ne servait plus à rien de nier l'évidence. Il fallait lâcher, abandonner quelque chose ; simplement, il l'éloignerait dans le passé, comme on venait de le lui suggérer. Il hésita sur le terme : une semaine était trop proche ; un mois serait peut-être invraisemblable. Il dit à voix basse :

– Il y a deux semaines...

Le père hocha la tête d'un air sévère :

Pascal, agneau de Dieu

– Où l’as-tu fait ? Dans les toilettes ? Dans ton lit ?

Pascal ne s’attendait pas à devoir fournir de tels détails. Il répondit, pris de court :

– Dans... mon lit.

– Y a-t-il du liquide qui sort de ton organe dans ces cas-là ?

Il avala sa salive : cela devenait très précis, beaucoup plus précis que, le dimanche avant la messe, ce que leur curé lui demandait. Et il n’avait aucune idée de ce qu’il était mieux de répondre. Il lâcha au hasard :

– Oui...

Il avait l’impression que le père s’était tendu, qu’il avait pâli.

– Et... où ce liquide va-t-il ? Dans tes draps ?

À ce point, il lui sembla que ce genre de détail n’avait plus d’importance.

– Non... Dans mon mouchoir.

Le père hocha la tête de nouveau. Il dit d’une voix assourdie :

– C’est mieux. Tu as commis le péché, mais au moins tu le reconnais honnêtement.

Pascal sursauta : la main du père s’était posée sur son épaule.

– Je te l’ai dit : c’est par la chair que tu es soumis à la tentation. Dieu a conçu l’organe que tu as au bas du ventre pour le plus beau des accomplissements : transmettre la vie, faire des enfants avec celle que tu choisiras pour épouse. Mais l’Ange Noir s’en sert aussi pour t’émouvoir et te gouverner. Il t’entraîne, il te mène par ce membre comme un petit chien en laisse. Car ses vues dernières sont que tu ailles peupler son terrible royaume, et qu’il te fasse souffrir les supplices éternels réservés aux damnés.

La main était pesante, enveloppante, elle l’agrippait sur toute la largeur de son épaule, elle lui froissait le pull, elle lui faisait mal. Il se moquait d’ordinaire de ces histoires infernales, mais ici, dans cette pièce nue et froide, entre la masse imposante de l’homme en noir et la présence de l’immense crucifix, il se sentait très mal à l’aise.

– Ta seule arme pour empêcher le Malin de se saisir de toi, c’est ta volonté. Il faut que tu lui résistes. Sache que, lorsque tu es dans ton lit, qu’avec impudeur tu as écarté tes vêtements de nuit, que tu accomplis le geste obscène, quand, enfin, le liquide abject sort de toi pour se répandre sur ton ventre, il est là, il te regarde, il t’observe, et c’est lui qui jouit : il jouit de te voir te damner.

Pascal était interloqué. La perspective qu’on lui mettait devant les yeux était hideuse. Comme un ange gardien le survolant, il découvrait soudain son corps de l’extérieur, à nu, crûment, et il en était choqué, de la même façon qu’il l’avait été en voyant Yves se soumettre aux garçons... Et, pourtant, à l’instant où il faisait cela, il ne ressentait que

du bonheur, il vivait les moments les plus intenses, les plus heureux de son existence.

– Aie pitié de toi : garde une âme innocente, et conserve ton corps aussi blanc et pur qu'un pétale de lis. Pense à la vierge Marie, immaculée, si chaste : n'est-elle pas offensée, peinée, meurtrie, lorsqu'elle te voit dans cet état ?... Dis un *Ave*.

Très embarrassé, Pascal récita honteusement :

– Je vous salue, Marie, pleine de grâces ; le Seigneur soit avec vous ; vous êtes bénie entre toutes les femmes ; et Jésus, le fruit de vos entrailles, est béni. Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort.

La main du père n'avait pas quitté l'épaule de Pascal et elle le massait comme pour l'encourager.

– Imagine-toi ta mère, si bonne et si douce. Imagine qu'elle survienne au moment où tu te pollues, et qu'elle te surprenne dans cet état infâme – emporté par des pensées immondes, souillé par ce liquide dégoûtant, – que crois-tu qu'elle ressentirait ? Ne serait-elle pas choquée de voir son enfant, son Pascal chéri, le fils qu'elle a mis au monde, élevé sur son sein, s'abandonner aux plus viles séductions du Mauvais ?

Ces mots firent tomber Pascal. Il savait bien que sa mère, elle aussi, le mettait en garde contre ce qu'elle appelait pudiquement « les mauvaises habitudes ». Très religieuse, elle serait certainement profondément affectée si jamais elle s'apercevait qu'il s'y adonnait en cachette, quotidiennement, et par-dessus tout si jamais elle le prenait sur le fait ! Il ne put supporter cette image qu'on lui mettait devant les yeux. À côté de son père éternellement absent, éternellement en voyage pour son travail, sa mère, malgré une complexion fragile, avait toujours été présente à ses côtés, attentionnée, tendre, délicate. Elle serait terriblement meurtrie de découvrir que son fils n'était en réalité qu'un petit vicieux, qu'il faisait des saletés, et qu'il s'y complaisait... Le cœur lui serra, il fut bouleversé, ému à pleurer. Le père l'avait chaviré : ce qui lui avait été si beau était devenu soudainement ignoble. Il aurait voulu disparaître, être englouti dans une trappe, tomber dans un néant protecteur.

Quand malgré lui une larme lui coula sur la joue, la main qui était sur son épaule vint la ramasser, du dos de l'index. Pascal eut un très léger geste d'abandon, comme s'il allait s'y appuyer, et le père dut le sentir, car il lui caressa doucement le visage, il lui prit le menton avec tendresse, lui redressa la tête, le contempla paternellement. La façon dont il le tenait était chaude et intense, et Pascal ne lutta plus. Il baissa les yeux, et ses larmes coulèrent d'abondance.

– C'est bien... Fais ton acte de contrition, à présent...

Pascal récita d'une voix faible :

Pascal, agneau de Dieu

– Mon Dieu, j’ai péché contre moi et mes frères, mais près de Toi se trouve le pardon... Accueille mon repentir et donne-moi la force de vivre selon Ton amour...

Le père lui posa la main sur la tête et la caressa doucement.

– Pascal, je te pardonne tes péchés. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, amen.

Le père le signa pour l’absoudre. Et il l’embrassa tendrement sur le sommet du front, sur les cheveux.

– Tu peux retourner en classe. Pour ta pénitence, tu diras dix *Pater* et dix *Ave*. Et tu penseras très fort à Jésus qui a donné sa vie pour toi sur la croix... Sache que tu dois ma clémence à ton honnêteté. Tu dois toujours me dire la vérité, sans rien dissimuler, sinon ta sanction sera plus sévère.

Pascal se leva ; la tête lui tournait.

– Tu diras à Yves de se présenter, à présent.

Il sortit et réintégra la classe. Après avoir transmis la consigne à son voisin, il plongea le nez dans un livre. Il se sentait sens dessus dessous, défait, comme s’il avait été tout mou à l’intérieur, comme s’il n’avait plus de carapace. Plus jamais il ne se toucherait.



Un quart d’heure plus tard, le père revint avec Yves. Pascal préféra faire semblant de rester concentré sur son exercice de géométrie tandis que le jeune garçon s’asseyait à côté de lui. Il n’avait pas envie de croiser son regard ; il se demandait s’il avait confessé ce qu’il avait fait dans la salle de douches – évidemment que non.

Mais un silence pesant, tout autour, lui fit redresser la tête. Le père était sur l’estrade, debout face à la classe, immobile. Et il le resta jusqu’à ce que, sans avoir eu besoin de dire un mot, il eût capté l’attention de tous les élèves. Alors, à la plus grande stupéfaction de Pascal, il se mit à déboutonner sa soutane, lentement, de haut en bas. Il se demanda s’il rêvait. Il eut soudain la bouche sèche ; un profond malaise l’avait envahi. Il jeta un coup d’œil inquiet autour de lui, mais les autres observaient la scène sans sourciller. Le père se défit depuis le col jusqu’à la taille, et il tira sa chemise par la tête : il fut torse nu, exhibant une poitrine musclée, presque entièrement glabre. Il sortit d’un tiroir de son bureau un grand martinet noir : les lanières de cuir,

Pascal, agneau de Dieu

épaisses, d'un noir mat, étaient effrayantes. L'un après l'autre, il mit un genou au sol, tout en regardant la classe.

– Je suis pécheur, bien plus que vous. Et, en tant que berger de vos jeunes âmes, ma responsabilité est immense. Ma pénitence doit donc être majeure, réelle et sincère : elle doit être effective.

Il marqua un temps, puis il pria tout en balançant les lanières devant lui :

– Pitié pour moi, mon Dieu, dans Ton amour, selon Ta grande miséricorde, efface mon péché. Lave-moi tout entier de ma faute, purifie-moi de mon offense. Oui, je reconnais mon péché, ma faute est toujours devant moi. Contre Toi et Toi seul, j'ai péché, ce qui est mal à Tes yeux, je l'ai fait. Détourne Ta face de mes fautes, enlève tous mes péchés.

Et il projeta les lanières par-dessus son épaule. Le cuir contre sa peau claqua dans un silence solennel. Pascal, le souffle coupé, le vit recommencer, une fois, deux fois... Très impressionné, il ressentit soudain une certaine estime pour cet homme qui se mettait nu devant tout le monde et s'imposait le fouet... Tous d'un coup, sans qu'on ne leur eût rien demandé, comme selon un rituel établi, les élèves se mirent à réciter, et leurs voix unies, sourdes, formaient un bourdon d'orgue :

– Je crois en Dieu, le Père tout-puissant, créateur du Ciel et de la Terre, et en Jésus-Christ, son Fils unique, notre Seigneur...

Pascal, profondément remué, se joignit à eux :

– ... qui a été conçu du Saint-Esprit, est né de la Vierge Marie, a souffert sous Ponce Pilate, a été crucifié, est mort et a été enseveli, est descendu aux enfers...

Le père se donnait des coups de chaque côté, méthodiquement, sans fléchir, sans baisser les yeux. L'un après l'autre, il regardait chacun des élèves, et Pascal, quand ce fut son tour, eut l'impression d'être pénétré jusqu'au tréfonds de son âme.

– ... le troisième jour est ressuscité des morts, est monté aux cieux, est assis à la droite de Dieu, le Père tout-puissant, d'où Il viendra juger les vivants et les morts...

Les claquements du cuir sur le dos du père résonnaient aux tempes de Pascal comme un glas, comme l'annonce de l'Apocalypse... Au terme de cette journée battue par les vents et la pluie, dans la lumière soufrée qui baignait la classe, il assistait à la fin d'un monde. Pour lui, plus rien ne serait comme avant. Et, il le comprenait déjà, il lui faudrait renaître, se régénérer par un nouveau baptême ; sans quoi il disparaîtrait comme une flamme qu'on souffle.

– ... Je crois en l'Esprit Saint, à la sainte Église catholique, à la communion des saints, à la rémission des péchés, à la résurrection de la chair, à la vie éternelle...

Pascal, agneau de Dieu

Le père conclut par un « Amen ». Il se releva, reprit sa chemise, et il se tourna face au mur pour l'enfiler. À ce moment, Pascal vit les marques rouges sur la peau blanche ; c'était donc loin d'être une simulation, ce qu'aurait pu lui faire croire le flegme avec lequel le père avait enduré sa pénitence. Il fut saisi d'une sorte d'admiration exaltée.

Le père leur fit face de nouveau en finissant de reboutonner sa soutane :

– Pour ceux qui se sentiraient prêts, ils peuvent demander à vivre leur pénitence dans la chair.

Ses yeux parcoururent la classe. Personne ne broncha. Lorsqu'ils s'arrêtèrent sur Pascal, le cœur lui manqua. Il se dit qu'il ne pourrait jamais le faire ; c'était au-delà de ses forces.

*

Les garçons étaient dans le réfectoire debout autour de la grande table. Le père, à l'extrémité, récita :

– Notre Père qui es aux cieux, que Ton nom soit sanctifié ; que Ton règne vienne ; que Ta volonté soit faite sur la Terre comme au Ciel. Donne-nous notre pain de ce jour. Pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons aussi à ceux qui nous ont offensés. Et ne nous soumet pas à la tentation, mais délivre-nous du Mal. Amen.

Tout le monde répéta « Amen » et s'assit. Madeleine apporta deux grands plats de gratin de chou-fleur.

Pascal demeura silencieux pendant tout le dîner. Cette première journée avait été longue et l'avait ébranlé. Il se sentait chamboulé, déstabilisé, il avait le sentiment d'avoir perdu ses repères. Il ne pouvait s'empêcher de lorgner par-dessous le père en se rappelant ce qu'il avait fait. Il en restait impressionné.

Après le repas, tout le monde passa dans un petit salon où se trouvait une télévision. Pascal en fut surpris : chez lui, ses parents ne l'avaient pas encore. Il s'arrangea pour se mettre au fond, et Yves s'installa à côté de lui – il ne le lâchait plus !

Le père alluma le poste. On diffusait un documentaire animalier. En contre-jour, devant la lumière bleutée de l'écran, Pascal ne voyait que des nuques alignées ; Bonsergent était un rang plus loin, sur la gauche ; le père s'était mis de l'autre côté, un peu à l'écart, et ne regardait l'émission que distraitement.

Soudain, il tressaillit : quelque chose lui avait frôlé la jambe ! Incrédule, il reconnut la main de Yves... Que lui voulait-il ? Mais il le comprit rapidement en sentant les doigts du jeune garçon s'avancer entre ses cuisses. À l'idée qu'il imaginait sans doute faire avec lui ce qu'il avait fait pour Bonsergent, il fut écœuré ; il était à mille lieues

d'avoir envie de cela... Il lui prit le poignet et le lui remit sur les genoux.

Le garçon parut blessé :

– Tu veux pas ?... T'aimes pas ?

Pour couper court aux explications, Pascal chuchota :

– Escobar va nous remarquer...

Yves jeta un coup d'œil au père qui, de sa place, avait effectivement une vue perspective sur la rangée de jambes, et il hocha la tête. Un instant plus tard, cependant, il lui murmura de nouveau :

– Tu veux que je vienne... te voir cette nuit ?... T'es seul dans ton dortoir, veinard !

Celui-là n'en avait donc jamais assez ? Pascal se dit qu'il ne fallait pas lui laisser davantage d'illusions.

– Écoute... non. Je vais te dire... les garçons, ça m'intéresse pas...

Il pensa qu'il n'était pas tout à fait honnête ; il aurait été plus juste de dire : « Je ne suis intéressé que par *un* garçon »... Il entendit Yves soupirer.

– Ben, elles ont bien de la chance, les filles... J'aurais tellement voulu en être une !

Pascal fut estomaqué. Une pareille idée ne lui était jamais passée par la tête.

– Pourquoi ?! T'aimes pas être un garçon ?

– La preuve : si j'étais une fille, t'aurais pas envie de moi ? Hein ?

Pascal essaya d'imaginer Yves en fille, et cela produisit dans son esprit une sorte de composition bizarre, qui oscillait entre les deux sexes sans qu'aucun ne se fixât, mais qui d'une façon comme de l'autre n'avait rien d'attirant. Il jugea inutile de le mortifier davantage en précisant que, non, il n'aurait pas eu envie de lui en fille non plus.

– ... Ça te plaît pas d'être comme t'es ?

Yves parut hésiter, puis il haussa les épaules, et il lui chuchota à l'oreille :

– J'ai toujours rêvé d'être une fille... depuis que j'suis tout petit !... Je me souviens, chaque fois que ma mère était pas là, j'allais dans sa chambre, devant sa coiffeuse, et je me mettais du rouge à lèvres, du fard aux paupières, je me poudrais ! J'enfilais ses bas, je sortais ses robes, ses châles... Je m'enveloppais dedans, comme une princesse !...

Yves en robe, Yves au visage d'enfant de chœur maquillé, Yves prenant des poses impudiques, de femme adulte... ! Cela répugnait Pascal, viscéralement, il trouvait cela malsain, dégradant ; le travestissement gâchait la beauté du jeune garçon... Il se dit que, en réalité, le costume rose et bleu de la pension devait lui convenir tout à fait !...

Pascal, agneau de Dieu

– ... Un jour, mon père, il m’a surpris. Il était dans une rage... ! Il m’en a filé une – carabinée ! Mais c’est cette fois-là que j’ai compris. J’avais une robe de ma mère, je me souviens, une robe de soirée noire, en satin. Il m’a jeté en travers du lit, et il m’a frappé avec son ceinturon. Les fesses me brûlaient... comme des braises. Mais je me suis rendu compte que ça me mettait dans un état pas croyable ! Il l’a pas su parce que je gueulais, je pleurais, mais en vrai j’ai joui pendant qu’il me frappait... En fait, il m’a battu comme il bat sa femme.

– Ton père ? Il bat ta mère ?!

Pascal était halluciné. Jamais il n’aurait pu imaginer une chose pareille chez lui où, les rares soirs quand il était là, c’est à peine s’il arrivait à son père d’élever la voix.

– Des fois, ouais. Un jour, il l’a fait dans le salon – il se doutait pas que je jouais derrière le canapé. J’ai tout vu. Ça m’a vachement excité. Mais en vrai, j’avais envie d’être à sa place, à elle. Je sais pas pourquoi... C’est pour ça que, la fois où il m’a surpris, j’en ai été... transformé. C’était une révélation : il me traitait comme une femme...

Pascal ne disait mot, feignant de regarder le poste. Yves se prenait pour une femme parce qu’il avait été battu ?! C’était pitoyable, grotesque ; cela le rebutait, surtout. Il se sentait totalement étranger à cette inversion.

– En vrai, quand je suis arrivé, Bonsergent, y me plaisait pas, j’avais pas envie d’aller avec lui. Alors, une nuit, ils ont débarqué, tous les trois, ils m’ont bâillonné avec une taie d’oreiller, et ils m’ont emmené dans le 3. Ils m’ont allongé sur un lit et, pendant que les deux autres me tenaient, Bonsergent, il m’a foutu à poil. Et il m’a dérouillé, à la ceinture... Après, j’ai fait tout ce qu’il voulait, même les sale-tés !...

Pascal se sentait très mal à l’aise. Il n’avait plus envie d’entendre les histoires que Yves lui débitait. Il ne pouvait s’empêcher de penser que sa mère n’aimerait pas du tout savoir qu’il fréquentait des garçons invertis, qui se livraient à des débauches inavouables, et qui rêvaient de le corrompre à son tour – elle qui avait voulu le mettre à l’abri des « mauvais exemples » !

– ... Maintenant, quand je vais avec lui et ses copains, je m’en fiche, au moins, eux, ils veulent bien de moi : ils me prennent comme une fille. Si un jour ils recommençaient de me fouetter encore, je les laisserais faire. Quand on me bat, tu sais, ça m’excite... incroyable !

Pascal cessa d’écouter. La dépravation de Yves lui faisait peur... Soudain, il tressaillit en voyant le père se lever : avait-il par malheur entendu les confidences de son voisin ?... Mais il allait simplement éteindre le poste : l’émission était finie.

Il se tourna vers les garçons.

Pascal, agneau de Dieu

– Nous allons terminer cette journée en rendant grâce à Dieu de nous avoir permis de la vivre ensemble.

Tous se levèrent.

– Gloire à Dieu, au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux enfants qu’Il aime. Nous Te louons, nous Te bénissons, nous T’adorons, nous Te glorifions, nous Te rendons grâce, pour Ton immense gloire, Seigneur Dieu, Roi du Ciel, Dieu le Père tout-puissant.

Cette simple action de grâces rasséra Pascal. Il se sentit soulagé, nettoyé de ce qu’il venait d’entendre.

Les garçons montèrent à l’étage se laver les dents. Une moitié occupait la salle de douches tandis que l’autre se mettait en pyjama, puis on inversait. Pascal, qui fut du premier groupe, prit sa trousse de toilette dans le casier, et il s’installa devant un lavabo libre. Il se regarda dans le miroir où il se voyait de la tête aux épaules. Il s’aperçut qu’il était plus pâle que d’ordinaire. Dans l’intimité de ces yeux qui le fixaient, il devina un reflet inhabituel, comme une douleur emprisonnée, une peine qui se dissimulait. Il se sentit nu, exposé. L’insouciance s’était envolée... Machinalement, il se passa la main dans les cheveux pour se recoiffer. Il se souvint de l’espoir qu’il avait nourri toute la journée de dormir seul dans le dortoir ; quelle importance, à présent ?... Il défit le bracelet de sa montre et la posa sur la tablette du lavabo. En même temps, il lui semblait impensable de renoncer à ce plaisir qu’il adorait, qui avait été jusqu’à présent la substance de son existence, quasi sa raison d’être.

Il ouvrit son tube de dentifrice, en étala une portion, et il se mit à se brosser les dents. Pris par ce geste familier, l’espace d’un instant il ne sut plus où il était, il se crut chez lui... Soudain, il se vit dans sa chambre, dans le noir, allongé dans le lit, les draps rabattus, à demi nu dans le pyjama retourné, la main refermée sur son ventre, tout son corps tordu, brûlé par ce plaisir terrible qu’il savait si bien se donner. Et, brusquement, il vit sa mère le découvrant ! Instantanément, il fut envahi par la culpabilité, peut-être encore plus violemment que la fois précédente... Il eut beau chercher à repousser cette vision, il ne parvint pas à se débarrasser d’un vif sentiment de honte.

Quand il se fut rincé la bouche, il rangea sa trousse et quitta la salle de douches. Dans le couloir, il croisa le père et, de confusion, comme si son confesseur avait pu lire dans ses pensées, il baissa machinalement les yeux.

– Tu t’es bien lavé les dents ?

– Oui, mon père...

– C’est bien... Tout à l’heure, j’ai cru deviner que tu étais tenté par l’idée de me rejoindre dans la macération ?

Pascal, agneau de Dieu

Pascal sentit son estomac se serrer. Il se souvenait du sentiment qui l'avait saisi en voyant cet homme s'infliger pénitence en public ; il fut effrayé qu'il l'évoquât devant lui, alors qu'ils étaient en tête-à-tête.

– Voudrais-tu qu'on en parle ?

En « parler »... Il ne voyait guère comment il aurait pu refuser. Il hocha timidement la tête.

– Très bien. Mets-toi en pyjama et attends-moi.

Pascal entra dans son dortoir et, quand il alluma, la pièce lui parut bien nue, bien solitaire ; derrière les volets, le vent et la pluie s'acharnaient en vain sur la grosse bâtisse. Il s'assit sur le bord du lit pour dénouer ses lacets, puis il ôta ses chaussures en les repoussant du pied. Il était inquiet à l'idée de cette entrevue que le père lui avait suggérée. Il se releva, retira son pull, le laissa tomber sur le lit, et il déboutonna sa chemisette. D'ordinaire, ces gestes simples étaient une cérémonie, le prélude à la fête de son corps ; mais ce soir, il n'en avait plus le goût. Il enleva sa chemise, son maillot de corps, et ils rejoignirent le pull. Torse nu, il frissonna. Il se dépêcha d'enfiler le haut du pyjama bleu ciel : c'était la première fois qu'il le mettait, chez lui il n'en portait qu'en jersey, et il le vécut comme une tenue de condamné. Il défit sa ceinture, déboutonna sa braguette. Allait-il réellement renoncer, pour toujours, au plaisir de se caresser ?... En abaissant son pantalon, il se souvint de la poche décousue, et il se sentit honteux de cette petite bassesse, de cette indécence. Pourvu que Madeleine ne le découvrit pas ! Elle pourrait le montrer au père... De quoi allait-il lui parler ? Lui demanderait-il de se flageller ? Il n'en aurait jamais le courage... Il fit glisser son slip le long de ses hanches, d'un trait, – il pensa ironiquement que cela faisait longtemps qu'il ne l'avait retiré aussi vite... Il enfila le pantalon de pyjama. Il s'aperçut alors qu'il n'avait pas de pantoufles : il les avait oubliées chez lui. Il eut une faiblesse en se souvenant de ses chaussons restés à la maison ; il voyait bien que c'était ridicule, mais il aurait aimé les avoir avec lui – comme un petit enfant se rassure avec son ours en peluche. À défaut, il garda ses chaussettes. Il rassembla ses affaires et les déposa sur la chaise, à côté. Il se rassit sur le bord du lit, attendit... Il entendait les souliers ferrés du père qui faisait le tour des autres dortoirs, qui éteignait les lumières.

Puis le pas se rapprocha, la porte s'ouvrit, la haute stature noire s'encadra sur le seuil.

– Tu es prêt, Pascal ? Suis-moi.

Il se leva, surpris. Où allaient-ils ?

Il descendit l'escalier de pierre en chaussettes, suivant avec appréhension cet homme singulier, qui l'effrayait toujours. Au rez-de-chaussée, le père le conduisit dans sa chambre, et il referma soigneusement la porte derrière eux.

Pascal, agneau de Dieu

– Nous serons plus à l’aise ici pour causer : nous ne réveillerons pas les autres.

Pascal ne put s’empêcher de penser que, ainsi, les autres n’entendraient pas non plus ce qui se passerait dans cette pièce.

Il lui désigna le crucifix.

– Le mieux pour m’écouter est de t’agenouiller devant Notre Seigneur.

Impressionné, Pascal se tourna vers la grande croix qu’il n’avait pas examinée en détail lors de sa confession : le Christ y était représenté en taille réelle, son corps était mince, élancé, et son beau visage, très doux, attendrissant, paraissait plein de douleur. Le plexus creusé, le nombril marqué, les hanches prises par un linge qui remontait sur le côté et révélait le haut de la cuisse, les pieds étroits terminés par de longs orteils où l’on voyait même les ongles, tout donnait à cette effigie un réalisme, une présence saisissants. Quelques gouttes de sang coulaient de la couronne d’épines sur le visage, et de la plaie sur le flanc ; des clous en tête de diamant étaient enfoncés dans les mains et les pieds. Comme le prie-Dieu était resté dans l’angle, Pascal comprit qu’il devait s’agenouiller par terre. Il se signa avec plus d’ostentation que l’après-midi.

– Tiens-toi bien droit, et fais oraison.

Pascal inclina légèrement la tête et joignit les mains devant la poitrine. Le père marchait derrière lui en faisant les cent pas. En se voyant ainsi en prière, à genoux, en pyjama, il fut surpris de ressentir une sorte de pitié pour lui-même...

– Pascal, pour commencer, rappelle-toi que nous sommes tous pécheurs, et qu’aucun de nous n’est juste devant Dieu. C’est pourquoi je m’impose à moi-même des pénitences rigoureuses : dans ce mépris de mon enveloppe charnelle, à défaut d’une victoire totale, du moins je m’avance vers la perfection. Et, souvent, dans ces occasions, je sens Sa présence...

Il y eut un silence, qui dura. Le père s’était immobilisé, Pascal n’entendait plus rien, mais il continuait de percevoir sa masse, derrière lui. Que faisait-il donc ?

– Est-ce que tu sens ma présence à cet instant ?

– Oui...

– Et pourtant je ne faisais aucun bruit... Eh bien, lors de la pénitence, peut-être auras-tu, toi aussi, la chance d’éprouver Sa présence...

Soudain il sursauta : le père venait de lui poser la main sur la nuque.

– ... Et, parfois, ce peut être aussi intense que cela.

Pascal se contrôla pour ne pas bouger ; la main lui épousait étroitement le dos du cou et lui transmettait une chaleur qui se diffusait

dans toute son échine ; il retrouva la sensation pénible de ces doigts chauds et mous, durs et puissants, qui irradiaient en lui. Il se força cependant à supporter cette imposition : peut-être en serait-il régénéré ? peut-être allait-elle lui faire découvrir une voie nouvelle ?... La main se retira lentement, comme une vague sur la grève. Il fut traversé par un profond frisson.

Le père reprit son ambulation.

– Qu'est-ce que la pénitence ?... La pénitence, c'est une bonne œuvre que le confesseur impose au pénitent en expiation de ses péchés. Et les œuvres de pénitence se réduisent à trois espèces : la prière, l'aumône, le jeûne.

Pascal écoutait à peine, perturbé de continuer à sentir, même en son absence, la marque de la main sur sa nuque, comme une lointaine brûlure.

– La prière et l'aumône, tu sais bien ce que c'est ; mais par « jeûne » il faut entendre non seulement la privation de nourriture, mais aussi, plus généralement, toutes sortes de mortifications... Cependant, qu'est-ce que se « mortifier », demanderas-tu ?... Se mortifier, c'est pour l'amour de Dieu sacrifier ce qui nous plaît, et accepter ce qui déplaît aux sens ou à l'amour-propre.

Le père s'arrêta. Il lui posa la main sur la tête.

– Retiens bien ces mots : « qui déplaît aux *sens* ou à *l'amour-propre* ».

Pascal eut l'impression qu'on voulait par ce contact mieux le pénétrer de ces paroles, les insuffler en lui... Le père recommença de marcher dans la chambre.

– Parlons de toi, à présent, Pascal – le bien nommé « agneau pascal », voué à expier les péchés du monde... Tu sais que *Agnus Dei* désigne Jésus-Christ en tant que victime – par ailleurs vainqueur par sa résurrection –, celui qui enlève le péché du monde.

Le père s'arrêta juste derrière lui ; il sentait au travers des chaussettes les grosses chaussures lui frôler le bout des orteils.

– Tu me l'as confessé, tu n'as pas su résister au démon de la chair. Or, tu connais le sixième commandement : « Tu ne feras pas d'impureté »... Ainsi, ton péché t'a séparé du Très-Haut... C'est pourquoi je vais te proposer quelques mortifications qui te permettront de te rapprocher de Lui.

Pascal avala sa salive. « Se mortifier. » Ce mot en soi était déjà effrayant... Il entendit un tiroir de commode qu'on ouvrait.

– Voudrais-tu débiter en te donnant la discipline ?... Enlève ta veste de pyjama.

Pascal tressaillit. Le père n'avait-il pas dit vouloir seulement « parler » de pénitence ?... Mais comment se dérober à présent ? Il

Pascal, agneau de Dieu

hésita, faillit rétorquer quelque chose, mais il était trop impressionné ; il ne voyait aucun moyen de s'esquiver. Piteusement, il se résolut et commença de se déboutonner.

Le père lui présenta l'instrument sous les yeux. D'un simple manche en corde enroulée, pendaient cinq lanières de chanvre, pas très épaisses, mais tressées serrées pour les durcir, où s'espaciaient régulièrement des nœuds de la taille d'un pois, et qui se terminaient par une boucle.

– Je ne l'utilise plus : c'était celle que j'avais enfant. Elle ne me sert à présent que pour les élèves volontaires.

Pascal voyait cet objet pour la première fois : il fut frappé par l'idée qu'il était conçu pour provoquer la douleur, il ne servait à rien d'autre... Il feignit de l'examiner pour gagner du temps ; à la fois, ces ficelles ne semblaient pas si redoutables... Le père le relança :

– Mets-toi torse nu.

Il chercha de nouveau quelque chose à dire, ne trouva rien, et il finit de se déboutonner. Le silence était complet. Il attrapa sa veste par les bords, l'écarta, et, en frissonnant, la fit glisser sur ses bras. Il voulut se lever pour aller la ranger, mais le père la lui prit des mains et la déposa sur le dossier d'une chaise.

– D'abord, contemple ton Seigneur.

Pascal releva les yeux vers le Christ devant lui : même s'il n'était plus croyant, il était impressionné par cette représentation grandeur nature ; ce visage doux et tendre, plein de compassion, était une invite à se montrer meilleur, à se racheter.

Le père lui tendit le manche la discipline.

– Maintenant, exerce-toi.

Pascal y referma des doigts mal assurés, et tout de suite le contact rêche de la corde enroulée du manche acheva de le troubler. La « discipline » n'était plus une notion abstraite ; elle était là, dans sa main.

– C'est à toi.

Il prit sa respiration, se tendit comme il le faisait à la piscine avant de plonger dans l'eau froide et, imitant le geste du père, il lança les cordelettes derrière lui. Elles retombèrent sur son dos, le touchant à peine.

– Allons, Pascal...

Il recommença, par-dessus l'autre épaule, et il essaya de leur donner un peu plus d'allant, mais elles ne lui firent guère plus d'effet. Soudain le père fut devant lui.

– Il va falloir que tu améliores ta pratique sérieusement.

Il lui reprit la discipline. Pascal respira : ce n'avait été que pour voir...

– Je vais te montrer ce à quoi tu dois arriver.

Il se figea. Le père repassa derrière lui ; il entendit des mouvements qu'il ne comprenait pas ; d'appréhension, il se raidit. Il y eut soudain comme un chuintement dans l'air, et aussitôt les cinq cordeles le cinglèrent. Une myriade de piqûres d'aiguille lui traversèrent le dos ! Il poussa un cri en se redressant d'un coup.

– La pénitence ne doit pas être un vain mot.

Il avait brusquement compris toute la puissance de cet instrument : avec la force de l'homme, les lanières devenaient dures, tranchantes, et les nœuds se transformaient en aiguillons qui lui entraient dans la peau... L'air siffla de nouveau, et les cordes en retombant sur les premiers coups, furent encore plus cruelles. Il cria plus fort, et il tomba à quatre pattes. La douleur maintenant l'irradiait, pareille à des braises sur lesquelles on souffle.

– Allons, Pascal : tu es devant ton Seigneur. Tiens-toi.

Il se redressa péniblement. Les larmes avaient jailli et embuèrent ses yeux. Il avait eu juste le temps de se remettre droit qu'un nouveau coup le jeta en avant.

– La flagellation unit l'esprit humain au divin... Humilie-toi, et tu seras exalté.

À chaque fois, Pascal fermait les yeux, tremblant, dans l'attente que le père ménageait entre ses coups. Quand le bruissement de la soutane lui indiquait que le bras se levait, il se raidissait. Il entendait à peine les cordes siffler, et aussitôt il se courbait sous leur morsure, manquant de retomber sur ses mains, secoué par une décharge nerveuse, tandis que sa bouche s'ouvrait dans un cri aigu. Il n'avait jamais rien connu de semblable.

– La souffrance seule rend la vie supportable. Et une véritable souffrance, soutenue, intense, permet d'approcher d'une extase divine.

Un temps plus long s'écoula. Pascal était agité de sanglots tandis qu'il attendait, redoutant la volée suivante. Mais le père revint devant lui.

– Je ne t'en donne que cinq coups. Et, normalement, on trempe les cordes pour qu'elles soient plus dures. Mais je voulais seulement que tu saches ce que tu dois obtenir. La prochaine fois, tu le feras toi-même... Relève-toi.

En le voyant aller ranger la discipline, Pascal respira. Il se remit debout péniblement ; la tête lui tournait ; il ne pouvait retenir ses lèvres qui tremblotaient. Cependant, il reconnut en lui une certaine fierté d'avoir traversé cette épreuve... Quand il se retourna pour reprendre son haut de pyjama, il fut surpris de voir que le père tenait devant lui une sorte de grenouillère.

– Maintenant, tu vas essayer le cilice.

Il resta ahuri : on aurait dit un maillot de nouveau-né, mais de sa taille, sans manches, et se terminant en culotte ; il était tricoté dans une grossière matière écrue, en mailles épaisses et serrées, hérissées de poils.

– C’est un cilice en crin. Je le portais, quand j’avais ton âge. C’est très efficace contre les tentations de la chair... Enlève ton pantalon.

Cette fois, Pascal ne bougea pas. Baisser son pantalon devant le père ?!

– Pascal, je comprends ta juste pudeur, mais je suis ton confesseur, et tu n’as rien à me cacher de ton âme ni de ton corps. Défait-toi.

Pascal se sentit plus perdu que jamais. Dans le silence de la pièce, où pas un son ne provenait de la grande bâtisse, il était comme prisonnier, livré à la souveraineté du père ; rien ni personne ne lui viendrait en aide. En rougissant, il porta les mains à la taille, se détourna, et il baissa son pantalon sous les fesses. À cloche-pied, il le retira et le déposa sur la chaise. Il mit les mains en coque sur son pubis, honteux d’être, tout nu, en chaussettes, debout dans cette chambre inconnue, dans le regard de cet homme.

Le père mit un genou au sol et lui présenta les trous des jambes ; un troisième, obscène, ouvrait le fond de la culotte, sans doute pour permettre au pénitent de faire ses besoins. Pascal leva les pieds l’un après l’autre. Dès qu’il sentit la maille rêche lui remonter le long des cuisses, il comprit comme elle grattait. Le père l’ajusta sur ses hanches et ses fesses, puis, lui séparant d’autorité les poignets, il les lui passa par les trous des bras. La grenouillère se fermait par un cordon qui se laçait de bas en haut, et Pascal regarda ailleurs, dans le fond de la pièce, pour tenter vainement d’ignorer les gros doigts qui s’affairaient sur son pubis, qui remontaient depuis son ventre jusqu’en haut de sa poitrine. Une ficelle servant de ceinture acheva de lui ajuster cette combinaison contre la taille. Le contact en était insupportable : il le grattait partout, sur la poitrine, les flancs, surtout le dos dont il réveillait le souvenir du fouet, sur le ventre, les fesses, entre les jambes et, bien sûr, de façon plus horrible encore, sur le sexe.

Le père se redressa.

– Le mieux sera de le porter la nuit, afin de t’éviter toute tentation.

Pascal sentait un feu monter en lui ; il pensa qu’il ne pourrait le supporter plus de quelques instants ; il était à deux doigts de se l’arracher.

– Allonge-toi sur le lit.

Il n’eut pas le temps de s’étonner de cette nouvelle lubie qu’on le prenait par l’épaule, on le faisait s’asseoir et se coucher sur le dos. Le père se mit à côté de lui et, comme il se penchait, ses longs cheveux noirs formèrent un rideau qui plongeait son visage dans l’ombre. Pascal le sentit appuyer doucement avec la main sur sa poitrine, lui pres-

ser le crin sur ses flancs, le faire bouger sur son ventre, puis il vint sur ses organes qu'il malaxa lentement. Il se crispa et, grimaçant de douleur, il ne put retenir un gémissement.

– Tu vois comme c'est dissuasif ? Tu n'auras plus envie de te toucher là...

Et, tout en le regardant droit dans les yeux, il lui entra la maille irritante dans les aines, entre les cuisses...

– ... N'est-ce pas ?

Pascal, le souffle court, ne put que répondre :

– Non... mon père...

Sans cesser de parcourir son corps pour en exaspérer l'inflammation, le père reprit :

– Les mortifications, ce sont les flagellations, comme tu as commencé de le connaître avec la discipline – mais on utilise également des étrivières, des orties... – ; ce sont les privations, et donc le jeûne ; mais ce sont aussi toutes sortes de malpropretés... Eh oui, cela t'étonne, mais c'est une véritable blessure pour l'amour-propre : les grands ascètes se répandent des cendres sur le visage, se couvrent de boue, et même s'étalent sur la figure de la bouse de vache. Socrate, le philosophe grec, se vidait son pot de chambre sur la tête... Tu es encore trop jeune pour connaître cela, mais je vais toutefois t'en donner un premier aperçu : je vais te polluer.

Et devant les yeux de Pascal stupéfié, le père laissa couler de la salive dans ses doigts. Puis il les lui appliqua sur la bouche ! Horrifié, il essaya vainement de s'écarter en se renfonçant dans le lit.

– Tu vois comme c'est affreux ?... C'est une puissante pénitence !

Le père continuait de lui rajouter de la salive sur les lèvres, il la recueillait de sa bouche, et il l'étalait largement. Pascal, totalement révolté, serrait les mâchoires pour que rien n'en pénétrât en lui... Les gros doigts lui vinrent ensuite sur le nez, ils passèrent et repassèrent en tournant sur ses narines, et ils y poussaient le mucus visqueux pour tenter de l'introduire plus avant.

– Ferme les yeux, mon garçon...

Et, brusquement, il lui cracha sur les paupières ! Pascal sursauta, de plus en plus épouvanté. La manne tiède et filante fut étalée en rond, jusque sur les sourcils, puis de nouvelles projections lui coulèrent sur le front, furent répandues sur ses joues.

– Ouvre la bouche.

La voix était devenue plus sourde. Sidéré, Pascal imagina ce qu'il s'apprêtait à faire ! À cela, il ne pouvait se résoudre. Mais le père lui saisit la mâchoire dans sa grosse patte et la lui écarta de force. Et soudain une glaire lui tomba dans le fond de la gorge ! Il faillit s'étrangler d'horreur ! Il se débattit, voulut se redresser, mais il fut retenu, cloué

contre le lit par une poigne sans merci. Et comme il n'osait rejeter cette salive étrangère, au bout de l'écœurement, il la sentait naviguer dans sa bouche...

– N'aie pas peur de l'avaler, Pascal. Sois courageux : va au bout de ta pénitence.

Pascal resta tétanisé. Mais le temps passait, le père le regardait, et il était manifeste qu'il ne le lâcherait pas. Révulsé par l'horreur, il déglutit.

– C'est bien... Te voici maintenant profondément souillé, intimement, au cœur de tes entrailles...

Enfin, il le relâcha. Pascal se redressa en frissonnant de dégoût.

Le père se leva, et il eut un geste, peut-être sur le point de dire quelque chose, mais il s'interrompit d'un coup ; Pascal en fut surpris. Pour la première fois, il lui donnait l'impression d'hésiter, comme si une faille avait fissuré le monolithe de son esprit. Il semblait devenu plus sombre, plus lointain, enfermé dans un univers définitivement hermétique. Quand il parla, sa voix était lente, presque éteinte ; il paraissait affecté ; on aurait dit qu'il venait de céder devant une puissance plus grande que sa volonté.

– Pascal, pour parachever ta repentance, je vais te soumettre à une dernière offense. C'est une pratique que je n'ai encore proposée à aucun des pensionnaires de cette maison ; ils sont trop immatures pour cela. Mais je devine en toi de grandes dispositions, et je veux te donner une chance de la connaître... Viens.

Redoutant ce qui l'attendait, Pascal se releva timidement.

– Et, pour que cette mortification soit plus ardente, plus pénétrante, nous l'accomplirons devant le Seigneur. Car s'Il est toujours partout, omniscient et omnipotent, Sa présence se concentre ici particulièrement dans Sa représentation.

Pascal fut pris par l'épaule, conduit devant la croix, agenouillé de nouveau, à deux pas en face du Christ.

– Toutefois, ne crains rien : ton corps enfantin est immarcescible. Il ne pourra se flétrir, il ne pourra se corrompre, rien ne peut le vicier, rien le putréfier...

Cette précaution oratoire ne fit qu'alarmer Pascal davantage. L'inconnu d'une nouvelle épreuve, qui lui était annoncée comme magistrale, et de plus inadaptée à son âge, accroissait son angoisse... Le père s'était placé devant lui, lui masquant le crucifix, et il l'examinait avec une intensité qui l'obligea de baisser les yeux. La grande main lui caressa doucement la joue, suivant le bord de son menton. Pascal frissonna. Immobile, les bras le long du corps, il sentait les restes de salive lui sécher sur le visage, tout son torse le brûlait de la terrible démangeaison du tissu en crin, et il ne parvenait pas à se débarrasser

de la pénible sensation d'écoeurement qu'il gardait au fond de la gorge.

– Si le bonheur était le sens de l'existence, la douleur serait révoltante et insupportable. Mais il en est tout autrement si la vie est une purification, si son sens ne se manifeste, précisément, que dans la souffrance, et ne se réalise que par elle.

Le père le contourna, tout en effleurant du bout des doigts la base de son cou, au bord du cilice. Dans une sorte d'égaré provoqué par son désarroi, Pascal eut l'impression que, comme à un condamné, il désignait l'endroit de sa décapitation !... Il entendit de nouveau ouvrir un tiroir de la commode. Quand le père revint, il se plaça derrière lui.

– Mais le mystère expiatoire auquel je vais te soumettre est trop grand pour que tu puisses en contempler l'œuvre en face.

Soudain, lui passant les mains au-dessus de la tête, le père lui présenta devant le visage une bande de tissu, une simple étole blanche, et il la lui appliqua à plat sur les yeux. Il la lui noua derrière la tête, fermement.

– Vivre c'est porter une croix, et non la jeter, s'en débarrasser en se livrant à des plaisirs impurs.

Plongé dans le noir, Pascal sentit ensuite qu'on lui prenait les bras, qu'on les lui ramenait dans le dos, et tout à coup une corde s'enroula autour de ses poignets. On l'attachait !

– Console-toi, tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais pas trouvé. Et je ne te chercherais pas si je ne te possédais pas.

La corde fut serrée assez vigoureusement, et il gémit anxieusement : ces préparatifs ressemblaient de plus en plus à ceux d'une exécution !... Puis il devina que le prêtre revenait se placer devant lui et, privé de vision, l'odeur de la soutane ondoyant sous son nez s'imposa plus fortement.

– Seigneur Fils unique, Jésus-Christ, Seigneur Dieu, Agneau de Dieu, le Fils du Père, Toi qui enlèves le péché du monde, prends pitié de nous, reçois ma prière.

Il entendit des froissements devant lui comme si le père cherchait quelque chose dans sa soutane.

– Esprit Saint, fais grandir en moi le désir de connaître ceux qui m'entourent, comme le Christ nous a aimés, et apprend-moi à les aimer...

Pascal tressaillit en sentant une main se poser paternellement sur sa tête et la maintenir.

– ... Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés. Si vous êtes fidèles à mes commandements, vous demeurerez dans mon

amour, comme moi j'ai gardé fidèlement les commandements de mon Père et demeure dans son amour...

Il entendit un bruit de friction, tout proche de son visage. Une nouvelle odeur lui vint, plus aigre, plus vive, charnelle.

– ... Mon commandement, le voici : aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés... Vous êtes mes amis si vous faites ce que je vous commande...

Soudain, il sursauta : quelque chose s'était posé sur ses lèvres ! C'était rond, chaud, mouillé, et cela sentait fort. Était-ce le pouce du père ? Mais non... ce ne pouvait être que... C'était impossible, pourtant !...

– Ouvre la bouche, mon garçon.

Pascal resta stupéfié. Il avait brusquement compris qu'il allait connaître ce que Yves avait subi ! Le père ne pouvait quand même pas se livrer à des dévergondages de potaches débauchés ?!... Toutefois, il se laissa faire, il ne résista pas ; il n'en avait plus la possibilité. Après les épreuves qu'il venait de traverser, il se sentait dépossédé, lavé, rincé, mis à nu, aussi vulnérable qu'une huître sortie de sa coquille. Son visage était sale, sa gorge restait irrémédiablement souillée, tout son corps le brûlait comme en enfer ; il n'était plus en mesure de juger de rien... Et soudain, il l'eut dans la bouche ! C'était beaucoup plus épais qu'un doigt, de la taille d'une grosse prune. Malgré son abandon, il eut le réflexe de se reculer, mais une seconde main vint sur sa tête rejoindre la première et le retenir. Alors, la chose se mit en mouvement, se retirant pour mieux revenir, s'enfonçant toujours plus loin, jusqu'à cogner dans sa gorge... Il entendit soudain au-dessus de lui psalmodier :

– Pour la communion avec le corps merveilleux de cet enfant, Seigneur, pour cet ange que Tu m'as envoyé, j'accepte de renoncer à Ton Paradis ! J'accepte Ton Enfer ! Que Ta volonté soit faite... Une étincelle d'extase n'est pas trop cher payée de mille morts. Car, en vérité, qui veut l'ange doit faire la bête !

Les doigts du père s'enroulaient sur sa tête comme des serpents, ils fourrageaient dans ses cheveux avec une étrange tendresse, et son organe lui heurtait toujours plus impétueusement le fond de la gorge. Sous les coups, les larmes lui jaillirent des yeux, absorbées par le bandeau. Il grognait de douleur, et le supplice durait, durait, il semblait ne devoir jamais finir... Il se sentait, en effet, mortifié au dernier point, cet affront le réduisait à une pauvre chose, il n'était plus qu'un réceptacle ; et, certainement, il ne valait pas mieux que Yves, qu'il avait pourtant cru pouvoir écarter.

Soudain, alors que l'organe grossissait encore sous son palais, se durcissait de plus en plus, qu'il vibrait comme s'il allait s'envoler, il

se retira d'un coup... Pascal, soulagé, bascula en avant en hoquetant pour retrouver son souffle.

– Mon Dieu ! Mon Dieu !... Où cet agneau me mène-t-il ?!... Je suis trop faible, Seigneur, en vérité, trop faible devant lui !...

La voix du père était devenue aiguë, plaintive, comme s'il était la proie d'une souffrance indicible.

– Mais la profanation est entamée... elle doit être consommée... il faut l'accomplir...

Pascal fut assez vivement empoigné, retourné, plié en avant, et on appuya son torse sur le bas du lit. Il devina qu'on s'agenouillait derrière lui, tout contre lui. Une main se posa sur ses poignets liés, sur ses reins, et il sursauta quand, soudain, un doigt puissant passa par le trou au fond du cilice et le toucha entre les fesses ! La phalange pleine de salive le parcourut impérieusement, jusqu'à trouver son orifice sur lequel il s'arrêta. Il le lui écarta, le lui tripota comme pour l'ouvrir. De stupeur, Pascal resta tétanisé ; mais il était au point où il ne pouvait plus s'étonner de rien.

Tout d'un coup, le doigt fut remplacé par un organe bien plus épais, mouillé, glissant. Et cette dureté pressa sa petite brèche, la comprima, en repoussa le col pour l'élargir. Il ne comprit pas ce que le père voulait de lui jusqu'à ce qu'il eût mal, jusqu'à ce que commençât son écartèlement. Ainsi prétendait-il entrer en lui par là aussi ?! Il gémit, suffoqué par le scandale, incapable de concevoir le sens d'une telle pollution. Le membre luttait contre lui, disjoignait les bords de son petit muscle, le forçait, tentait de s'introduire... Il pensa que le père s'apprêtait à connaître l'endroit réputé le plus sale de son corps ! N'était-ce pas plutôt lui, tel Socrate, qui était en train de se souiller, de se mortifier ? Voulait-il s'infliger cette offense en même temps qu'il l'offensait ?

Le pieu qui l'ouvrait pesa davantage, et passa soudain un cap. Il cria. Il reconnut la prune qu'il avait eue en bouche et qui s'était d'un coup logée dans ses entrailles. Halluciné, il sentit une chose grosse et longue se pousser en lui, comme ces béliers avec lesquels les Romains brisaient les remparts, et le pénétrer, tout le long, jusqu'au plus profond de lui. Jamais il n'avait reçu de sensations de ces zones reculées de son corps, dont il ignorait presque l'existence ; jamais non plus ses viscères ne lui avaient prodigué de telles souffrances.

Alors le père se coucha sur lui, l'enlaça dans ses bras robustes, le recouvrit, l'étreignit. Privé de la vue, privé de la liberté de ses mains, Pascal se sentit enfoui sous une masse tellurique. Son être tout entier se résumait à la part la plus indécente de son corps, il découvrait quelque chose au-delà des sensations, qu'il ne savait pas nommer, une sorte d'existence nouvelle où son moi s'effaçait sous l'ampleur de

l'envahissement, de la douleur, où il n'était plus rien, rien d'autre que ce qui entourait ce membre entré en lui.

Le pilon se recula, comme une marée qui se retire, puis il se renfonça lentement, pour mieux le broyer, le faisant se redresser comme se tord un fil de fer dans une flamme. Il s'écartait de nouveau, et il revenait, sans fin, lui causant à chaque fois des tourments de plus en plus vifs. Il prit un rythme accéléré. La trépidation enfla, devint frénétique, les soubresauts le soulevaient du lit, les secousses le déchiraient, il crut qu'il allait mourir.

Enfin, tout s'arrêta. Le père s'était immobilisé, collé à ses reins, ébranlé par une longue commotion. Cette convulsion se communiqua à son propre corps, il fut traversé par plusieurs spasmes, agité comme un hochet. Il devina, confusément, comme une aspersion au fond de lui, mais, pris dans cette révolution, sans doute rêvait-il. Après quoi, quand les dernières vagues s'éteignirent, il sentit le grand corps au-dessus de lui s'abandonner, vaincu, et se répandre tel un océan de boue, l'écrasant contre le lit.

Un long moment plus tard, il fut enfin libéré. La charge qui l'accablait se retira, la corde se ramollit, le bandeau se défit. Il se redressa, cligna des yeux.

Il se retourna timidement, et il découvrit le père à genoux devant lui qui, pour la première fois, lui adressait un faible sourire. Il lui caressa la joue tendrement.

– Mon divin enfant !...

Et soudain, le père le prit dans ses bras, l'enveloppa, le serra passionnément contre lui, tout en récitant d'une voix sourde :

– Sur ma couche, pendant des nuits, j'ai cherché celui que mon cœur aime... Je l'ai cherché, et je ne l'ai point trouvé... Les gardes qui font la ronde dans la ville m'ont rencontré : « Avez-vous vu celui que mon cœur aime ? »... À peine les avais-je passés, que j'ai trouvé celui que mon cœur aime... Je l'ai saisi, et je ne l'ai point lâché...

Emporté par le rythme des mots, incapable de ne rien comprendre à ce qui lui arrivait, Pascal se laissa aller, secoué par les sanglots, comme délivré, pris dans un tournoiement de sentiments si désordonnés qu'il ne savait plus les démêler.

*

Le lendemain, il se réveilla très tôt, pris par l'inquiétude de ne plus savoir dans quel lit il se trouvait. Il se redressa et fut surpris de reconnaître le dortoir. Il faisait encore nuit, seule la veilleuse au-dessus de la porte dispensait une lueur jaunâtre.

Il retomba sur l'oreiller. Ce qui s'était passé la veille lui revenait... Il se souvint en particulier du bonheur qu'il avait eu en retirant

le gilet de crin, quand tout d'un coup les démangeaisons avaient commencé de décroître, que la fraîcheur de l'air était venue adoucir le feu qui irritait sa peau. Le père l'avait remonté du rez-de-chaussée en le portant dans ses bras, enveloppé dans une couverture, comme un blessé. Il l'avait conduit dans les douches, il l'avait placé sous le jet d'eau, ruisselant chaud sur son corps nu, et il l'avait savonné lui-même. Ses grandes mains onctueuses l'avaient parcouru entièrement, l'avaient entouré, recouvert de mousse comme pour le protéger, le doter d'une cuirasse nouvelle. Puis, après l'avoir séché, il l'avait lui-même rhabillé de son pyjama, et ramené dans son lit. En s'allongeant, Pascal avait éprouvé une sorte de grand soulagement, d'apaisement, comme s'il se retrouvait enfin, comme si tout son corps avait été renouvelé, ressuscité... Il avait dû s'endormir instantanément.

Il ne ressentait plus l'effet des cordes dans son dos, seule une douleur sourde, dans le fondement, continuait de l'élancer. Cette sensation ne lui déplaisait pas tant que ça : elle lui rappelait, d'une manière persistante, l'existence de ses entrailles, de cet en-lui inaccessible, et par là de son corps tout entier... Mais elle lui rappelait surtout que le père était pédé, il n'y avait plus de doute là-dessus, et qu'il lui avait fait subir bien pire que Bonsergent à Yves. Il comprenait mieux pourquoi il se fouettait en public : il avait effectivement de quoi faire pénitence !

Toutefois, en repensant à toutes les épreuves auxquelles il avait été soumis, il fut pris d'une certaine fierté d'avoir réussi, vaille que vaille, à les traverser. Il avait le sentiment qu'il avait accédé à un autre univers. Peut-être grâce à quoi n'aurait-il plus besoin, le soir, de se glisser la main dans le pantalon et de s'adonner à des pratiques honteuses ?... Il se demanda si sa mère serait fière de le voir se donner la discipline ; de porter le cilice...

Brusquement échauffé par cette idée, il se leva en repoussant les draps. Il arracha son pyjama par la tête, sans même le déboutonner, reprenant le geste du père avant de se fouetter, et il attrapa sur la chaise son pantalon dont il retira la ceinture. Il en enroula une partie autour du poing pour la raccourcir, puis il s'agenouilla devant le lit. Il inspira profondément. Il lança le bras par-dessus l'épaule, de toutes ses forces. Le claquement du cuir résonna dans la pièce ; il se pinça les lèvres pour retenir un cri, car un trait de feu lui avait traversé le dos ; des points blancs lui piquèrent la rétine. Il était surpris de l'efficacité qu'il avait obtenue. Il réessaya. Il fut parcouru d'un nouveau sursaut et se renversa en arrière ; cela faisait affreusement mal ! Mais il était heureux d'avoir réussi à se dominer ; le père serait fier de lui.

Il allait relancer la ceinture, mais les ondes qui lui vrillaient le dos étaient encore trop présentes, et il lui fallut attendre un instant, de peur d'outrepasser ses forces. Soudain, dans la résonance de cette secousse qui avait ébranlé son corps, il se rendit compte que son membre s'était

soulevé ! Il en resta confondu : comment était-ce possible ? Il voulut en avoir le cœur net, il glissa la main gauche dans la fente du pantalon, et il le sentit effectivement venir au-devant de ses doigts, comme un petit animal familier. Il fut apeuré : n'était-il pas en train de retomber dans les travers qu'il avait résolu d'éviter ?

Il arracha sa main. Il restait là, respirant vivement, la ceinture toujours au bout de son bras, pris par une sorte de vertige, tandis que les deux barres dans son dos en s'atténuant battaient encore à ses tempes. Il n'osait plus bouger, pétrifié par la vue de son organe obscènement sorti de son pantalon... Pourtant, il continuait de le trouver très beau, troublant, attirant. Mais n'était-ce pas là, précisément, une tentation de son mauvais ange ?...

En même temps, le père lui-même avait fait usage du sien pendant la pénitence... Il pouvait donc bien se le toucher, lui aussi. Timidement, il approcha la main, comme devant le fruit défendu. Mais, dès que ses doigts perçurent la verge finement tendue, dès que sa verge reconnut les doigts familiers, les sensations lui revinrent d'un coup. Elles s'allièrent à celles qui l'élançaient dans le dos, et il en ressentit une impression nouvelle, extrêmement vive, où les ondes de la douleur croisaient et amplifiaient celles de l'attouchement. L'effervescence le reprit

Il se reprocha cette faiblesse. Il se donna un nouveau coup avec la ceinture, énergiquement. Le cuir claqua dans son dos, et il se cambra, bouche grand ouverte, secoué par la commotion ; une nappe brûlante le parcourait à nouveau. Mais sa main gauche était restée sur son membre et, malgré lui, par une mécanique sur laquelle il perdait le contrôle, elle se mit en mouvement. Il fut aussitôt entraîné dans un tourbillon bouleversant de sensations, bien trop vives pour que la force de sa volonté pût l'interrompre.

Les coups suivants portèrent moins, car il était déjà affaibli par le ventre. Très vite, malgré les gestes malhabiles d'une main dont il n'était pas habitué de se servir, son corps exacerbé par les émotions se rompit ; il se sentit partir. Traversé par les traits de la jouissance, il se plia en avant, lâcha la ceinture, et recueillit dans ses doigts les petits jets chauds qui venaient de lui.

Il tomba, recroquevillé par terre, haletant, envahi par un plaisir terrible, écrasé par l'attrition d'avoir failli... Mais, quand le plus fort de la crise fut passé, pris par une brusque inspiration, il amena lentement la main à son visage et il y étala la matière qui était sortie de lui. Alors, en réalisant ce qu'il avait accompli, une profonde satisfaction le saisit : il avait tout fait lui-même, et se souiller, et se fouetter ; il avait péché, mais il s'était puni.

Intuitivement, il sut qu'il avait découvert une nouvelle voie, un bonheur dont il n'avait connu jusqu'à présent que l'ébauche... Seule

Pascal, agneau de Dieu

la souffrance permettait d'atteindre à une extase divine, avait dit le père. N'était-ce pas ce qu'il venait de vivre ?... En imposant la douleur à ce corps qu'il aimait tant, il avait obtenu un état de grâce – un état qu'il pourrait recréer à volonté, chaque fois qu'il le voudrait.

Et en pensant que, si jamais sa mère devait le découvrir, elle ne pourrait être que fière de lui, il se sentit soulagé. Il eut le sentiment d'avoir retrouvé l'unité, la beauté du monde.